

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

---

(NOUVELLE SERIE)

---

TRENTE-HUITIÈME NUMÉRO

---

JUIN 1889

---

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1889

---

*Permis d'Imprimer :*

EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

# MISSIONS DANS LES CHANTIERS DU MAINE

EN JANVIER 1889,

PAR LES RR. PP. ST. PIERRE ET BAROLET

Rédemptoristes de Ste Anne de Beaupré.

A Son Eminence

Le Cardinal E. A. TASCHEREAU,  
Archevêque de Québec.

Eminence,

Nous venons d'achever nos missions dans les chantiers du Maine. De même que les deux années précédentes, nos travaux ont eu un résultat bien consolant. Dans la persuasion de faire plaisir à V. E. nous avons l'honneur de vous offrir le récit quelque peu circonstancié de notre expédition apostolique.

Le départ était fixé au 28 décembre (1888) ; mais nous avons craint un instant de ne pouvoir partir. Il y avait peu de neige, et, de plus, un dégel subit était survenu depuis plusieurs jours. Nous nous mîmes en route cependant, mais le premier incident nous attendait à Sainte-Anne même : la petite rivière qui sert de limite à la paroisse avait débordé, et force nous fut de passer dans l'eau, cheval, cocher, carriole et missionnaires. Sur votre conseil, et encouragés par votre bénédiction et la promesse que V. E. se souviendrait de nous dans ses prières, nous nous sommes dirigés sur St. François de la Beauce. A la tombée de la nuit, nous nous sommes arrêtés à St Georges, où le digne curé nous a fait un accueil bien fraternel. Là on nous dit que les chemins étaient praticables et que nous ferions bien de visiter la région de la Dead-river (Rivière-Morte). Le conseil était sage et nous avons été obligés de le suivre.

Le 29 décembre, après avoir célébré la messe dans une maison privée dont l'hôte est protestant, nous partons pour

Moose-River (Rivière-aux-Élans), où nous arrivons le dimanche dans l'après-midi. Aussitôt nous convoquons les gens des chantiers et des alentours pour la soirée. Pour mon frère et moi c'est le début comme missionnaire des bois.

V. E. sait que toutes les missions des chantiers se ressemblent. A cinq heures et demie du soir les bûcherons commencent à rentrer au "camp." Aussitôt les Pères se mettent à briser la glace : ils courent, ils interrogent, ils vont de l'un à l'autre, tâchent de gagner la confiance et de mettre tout le monde à l'aise. Arrive l'heure du souper. Nous prenons place comme les autres. C'est le moment de dire un mot à ceux qui paraissent moins enchantés de notre visite. Le souper fini, on enlève les couverts, on nettoie un peu, et la salle à manger devient la chapelle. Après quelques mots de préparation on commence le chapelot. A chaque nouvelle dizaine nous faisons une courte glose sur l'une ou l'autre grande vérité de la religion, puis le sermon commence. Ce sermon contient en résumé toutes les vérités qu'on prêche aux fidèles dans les retraites ordinaires. L'instruction terminée, on annonce les confessions. Ici la joie est grande. Nos hommes se confessent de tout cœur, et des obstinés qui avaient refusé de suivre les exercices, même pendant des retraites de dix jours dans leurs paroisses, se rendent tacitement, dans un chantier, après un pauvre petit entretien.

Alors vient le moment du bon pasteur. Dans chaque camp il y en a qui ne se présentent pas au confessionnal sans une invitation spéciale. Ceux-là on va les trouver bravement, très souvent au lit. On les éveille, on cause, on presse, on pose des questions, et, presque toujours, d'un endormi on fait un vrai pénitent. De très grand matin on dit la sainte messe. on communie nos gens et à six heures tout est fini, les hommes se rendent à leur travail et nous nous dirigeons vers un autre "camp." Dans les 33 chantiers que nous avons parcourus, c'est là le programme. Le jour se passe à s'y rendre ; la soirée, la nuit et le matin on travaille.

A notre arrivée à Moose-River, nous avons constaté combien il serait nécessaire qu'il y eût là un prêtre résidant, ou tout au moins une "mission" desservie une ou deux fois le mois. Les pauvres gens ne sont point instruits ; sans cesse

ils sont en contact avec une foule d'étrangers fort peu édifians et ils se trouvent continuellement exposés à la tentation à cause des nombreux débits de boisson, clandestins et autres. Il y a des chantiers dans toutes les directions et le dimanche les jeunes gens se réunissent et passent peu chrétiennement le saint jour du Seigneur. S'il y avait une messe et des instructions à intervalle fixe la plupart en profiteraient. D'ailleurs c'est une chose que les catholiques de l'endroit désirent depuis longtemps et ils sont prêts à faire les dépenses nécessaires.

Après avoir encouragé les espérances de ces bons chrétiens, nous partons pour Long-Pond (Lac-Long), contents et bénissant Dieu du bien qu'ont opéré nos premiers essais apostoliques sur le territoire américain.

En nous rendant à Long-Pond, nous sommes accompagnés d'un enfant de 12 ans, qui vient faire sa seconde communion. Sa première, il l'a faite l'année précédente à pareille date, lors du passage de nos Pères. Au retour, le pauvre petit fait 15 milles à pied. Un de ses petits cousins fait également sa seconde communion. Ici encore nous entendons exprimer le vif désir de posséder une chapelle. Ils nous font remarquer qu'il y aurait peut-être moyen de desservir Moose-River et Long-Pond une fois le mois, car de Mégantic à ces endroits il n'y a que deux heures, en chemin de fer.

Jusqu'au 4 janvier il n'y a guère eu rien de saillant dans nos visites. Le soir du 4 janvier, comme nous pénétrions dans un camp, un jeune américain nous prend pour des commis-voyageurs (*Commercial Travellers*). Sans se douter le moins du monde de sa méprise : " Pour quelle compagnie voyagez-vous," nous dit-il. Comme il passe pour être catholique, on lui répond : " Pour la compagnie du Bon Dieu, voulez-vous vous confesser ? " " Il serait inutile, fut sa réponse, de se faire passer pour un bon garçon, quand on mérite la corde." Hélas ! il n'a pas voulu de la corde de salut que nous lui tendions.

Grâces à Dieu, ces cas sont rares. Souvent nos retardataires se font bien tirer un peu l'oreille, mais généralement ils finissent par nous écouter. Aujourd'hui, à notre départ,

tous nos hommes se sont jetés à genoux pour demander notre bénédiction.

Le 7 janvier nous faisons cinq lieues par une pluie battante, sur des chemins impraticables. A notre arrivée au chantier, petite réception ! Le maître (boss) nous accueille avec des paroles que j'aurais préféré ne pas comprendre.— “Pourrions-nous passer la nuit dans votre camp ? ”— “Non.”— “Nous devons donc partir à l'instant ? ”— “Oui.” Un Canadien nous dit à l'oreille : “Laissez faire, la tempête va se passer.” Il parle au maître et tout s'arrange. On nous avait pris cette fois encore pour des colporteurs (peddlers). Cela montre que nos marchands ambulants ont aussi leurs mauvais jours. Pour nous consoler, la divine miséricorde nous a envoyé des brebis, égarées depuis vingt ans. Le matin avant de quitter, nous disons la sainte messe dans une forge.

Le 9 les chemins deviennent impossibles ! Après bien des retards, des chutes et d'autres accidents de toutes sortes, nous arrivons à un camp où la paralysie du respect humain avait enlevé tout mouvement. Ce fait ne s'est présenté que deux fois.

Le 10 nous réunissons deux chantiers à Flagstaff. Après l'exercice, les deux maîtres, protestants l'un et l'autre, invitent un Canadien à s'asseoir au milieu d'eux et lui font répéter le sermon. Ils étaient enchantés et ne cessaient de répéter : “Eh bien ! prêcher ainsi, cela s'appelle en venir au fait !” A quatre heures du matin, l'un des chefs était sur pied pour voir, dire la messe. Au départ, il nous dit qu'il était fort content de la “réunion” (meeting), et que les jeunes gens l'avaient bien édifié par leur bonne tenue. Aussi après nous avoir remerciés avec effusion nous a-t-il invités instamment à revenir l'année prochaine.

Le onze, petite réception au chantier où nous arrivons. Le propriétaire est un ministre protestant. Cependant on parle, on badine un peu et le maître finit par nous dire qu'il est content de nous voir ici. Comme étant Canadiens de Québec, ajoutant qu'il est bon que des voisins se “voisinent” de temps à autre. Ici nous avons fait du bon ouvrage. Dans la soirée, un jeune protestant nous appelle à l'écart et nous

adresse cette question : " Mais, dites-moi donc, n'appartenez-vous pas à quelque société secrète ? Pour moi, je suis " Odd Fellow " et notre maître est franc-maçon. "—On lui dit quelques bonnes paroles sur la religion, le salut, les peines que se donnent les prêtres catholiques pour sauver les âmes, etc. Il admire tout cela et semble vraiment disposé à embrasser notre croyance. Malheureusement nous devons partir, il n'y a eu que le temps de jeter la semence.

Nous voici en route pour Bigilow. Dans ce chantier, les médailles de notre grand chapelet sont un objet de curiosité pour les protestants. Ils les regardent, les tournent et les retournent dans leurs mains. Quelques-uns nous disent qu'ils ne pratiquent aucune religion, mais s'ils embrassaient jamais une croyance ce serait la nôtre. Puisse la bonne Providence leur ménager l'occasion de s'instruire et d'exécuter leur dessein !

Le 13, on réunit les Canadiens de trois camps. On les félicite de s'entendre et de sympathiser si cordialement. Tous sont venus avec empressement. Les adieux sont touchants : c'est comme au départ d'un curé après trente, quarante ans passés dans une paroisse. " Priez pour nous, priez la Bonne sainte Anne pour nous, etc., etc.

Une heureuse surprise nous attendait au chantier suivant. A notre arrivée, tous les Canadiens se jettent à genoux demandant notre bénédiction. Ils n'ont point oublié ce qui se pratique dans leurs familles au Canada, lorsque le curé fait sa visite pastorale dans les premiers jours de janvier.

Aussi les félicitons-nous de tout cœur. Mais la joie n'est pas complète, car notre médaille est rarement sans revers. Nous trouvons quelques hommes, d'origine canadienne, qui ont abandonné leur religion et même jusqu'à leur nom. Ayant vécu assez longtemps à des distances considérables d'une église catholique, ils sont devenus indifférents et ont fini par se marier à des protestantes. Il est vraiment regrettable qu'un prêtre ne puisse venir de temps à autre dans ces parages. Les gens nous rapportent que jamais encore on n'en a vu dans cette partie du Maine, c'est-à-dire dans le bassin de la Dead-River.

Au camp que nous visitons ensuite, les Indiens avaient

appris, depuis quelques instants, que nous allions venir. Ils sont épouvantés ! L'un d'eux prend son casque pour s'en aller passer la nuit à quatre milles de là. Nous le rencontrons, et quelqu'un nous ayant avertis de sa démarche, on le fait appeler pour lui dire que nous avons des nouvelles de son frère. En effet, son frère lui faisait dire qu'il était heureux d'avoir profité de notre passage et qu'il le priait de ne point laisser passer la bonne occasion. Depuis ce moment notre jeune fugitif devint un apôtre zélé ; il se confesse le premier, il nous envoie les autres et jusqu'à notre départ se tient toujours près de nous.

Depuis le 15 janvier jusqu'à notre retour les difficultés ont été en augmentant : les contrariétés, les fatigues, le temps peu favorable, le mauvais état des chemins ; mais nous avons souvent remarqué que plus il y avait de difficultés plus aussi le ministère était facile et consolant. A plusieurs reprises nous avons admiré le profond attachement des Canadiens des Etats-Unis aux cérémonies du culte catholique. " Un dimanche sans grand'messe, disent-ils, est un jour interminable et ennuyant." Un vieillard de 88 ans nous a vraiment touchés. " Mes Pères, nous dit-il, vous devriez bien nous chanter *un air d'église* ; il y a quatre ans que je n'ai point assisté aux offices ; et ses yeux se remplissaient de larmes. A son grand plaisir, nous lui avons chanté *une préface*.

Voici maintenant la liste de nos travaux :

Chantiers.....	33
Confessions .....	680
Communions .....	610
Retours .....	90
1ères. Communions.....	2
2des. " .....	3
Mariages .....	2
Baptêmes.....	2

C'est moins que les deux années précédentes. Notre séjour dans le Maine a été plus court, les routes étaient moins bonnes et la glace sur les lacs et les rivières n'était guère solide. Les endroits où il y a plus de monde n'étaient pas

accessibles, faute de chemins d'hiver. Il aurait fallu faire transporter par les chars nos chevaux et la voiture.

Puisse le Bon Pasteur nous ménager plus de temps l'année prochaine.

Daignez agréer les hommages de profond respect avec lesquels nous sommes,

de Votre Eminence,  
les très humbles et très obéissants serviteurs.

L. ST. PIERRE, C. SS. R.

D. BAROLET, C. SS. R.

Ste Anne de Beaupré, 28 février 1889.

Nous empruntons aux *Missions Catholiques* les détails suivants sur les missions et les travaux de Mgr Faraud, Vicaire Apostolique de l'Athabaska-Mackenzie :

## QUARANTE ANS

### CHEZ LES SAUVAGES D'ATHABASKA-MACKENZIE

(AMÉRIQUE DU NORD)

---

Notre premier mouvement en commençant la publication de cette lettre du vénérable Mgr Faraud et en cherchant quel titre nous lui donnerions, a été d'écrire : *Quarante ans d'héroïsme*. Nos lecteurs auraient compris ce nom donné à cette vie où les croix, les privations sont de chaque jour, où la consolation ne se présente presque jamais. Nous ne voulons pas blesser l'humilité du pieux évêque ; mais tous liront l'âme émue ces pages qui révèlent tout le cœur du grand missionnaire.

---

RAPPORT DE MGR HENRI-JOSEPH FARAUD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, ÉVÊQUE TITULAIRE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

Dès l'enfance, Dieu me fit la grâce de comprendre que ma vie devait être consacrée toute entière à le connaître, à l'aimer, à le servir pour acquérir le droit de cohabiter avec lui dans ses éternels tabernacles. Ce que je compris beaucoup moins bien, c'est qu'il m'imposait en même temps l'obligation d'un travail incessant. Pas de repos. Ce n'est certes pas que je regimbe sous le joug, mon exergue le dit : *Non recuso laborem !* mais je regrette souvent que mes occupations diverses et trop nombreuses ne me laissent aucune liberté d'action.

Je trouve éminemment utile et convenable d'entretenir de temps en temps les pieux abonnés de la sainte Œuvre de la Propagation de la Foi, et de leur faire connaître les fruits de

salut, produit net de leurs prières, de leurs aumônes et de leurs sacrifices. Parmi les difficultés à vaincre, celle qui nous a le plus résisté en face, le plus exposé à battre en retraite, a été la presque impossibilité de pourvoir à l'existence matérielle des missionnaires. Raconter en détail cette difficulté, c'est associer le lecteur, d'esprit et de cœur, à notre œuvre même et lui montrer du doigt les travaux et les souffrances qu'elle a provoqués. Je vous raconterai donc ceci aujourd'hui et j'y ajouterai quelques détails relatifs à la marche en avant de la formation de Jésus-Christ dans les âmes.

I

LE BUT DES MISSIONNAIRES.—NÉCESSITÉ DE FONDER DES ÉTABLISSEMENTS.—DIFFICULTÉS.—LA PAUVRETÉ.—LES SŒURS.

Quand, il y a plus de quarante ans, nous eûmes pris la forte résolution d'évangéliser coûte que coûte les pauvres sauvages clairsemés dans ce pays de glaces, nous nous mîmes aussitôt à parcourir ces immenses déserts, à les explorer dans tous les sens. Il fallait faire luire la lumière dans les ténèbres, apprendre à ces pauvres enfants, nés de Dieu, mais dépourvus des biens naturels et absolument privés des dons surnaturels, qu'eux aussi pouvaient avoir part à la vie éternelle et changer leurs tristesses en joies. Pour ces premiers travaux, les aborigènes, pour la plupart ayant faim et soif de la justice, aiguillonnaient notre zèle ; le ciel étoilé pour demeure et la terre nue pour couche, par trente, trente-cinq et jusqu'à quarante-cinq degrés centigrades au-dessous de zéro, nous paraissaient assez confortables.

Cette vie nomade accidentelle ne pouvait devenir normale sans nous exposer à ne jamais rien fonder. Il nous fallut donc songer à nous établir quelque part. Nous pouvions bien, et nous le faisons volontiers en l'absence des sauvages, construire quelques maisonnettes en tronc d'arbre pour nous mettre à l'abri du vent, pousser même l'audace à vouloir en construire de plus grandes, destinées à servir de palais au Roi des rois ; mais pour cela il fallait se procurer

quelques outils, des provisions, des vêtements, etc., etc. Où les prendre, ne trouvant rien sur place ? il fallait importer, mais les moyens de transport étaient à peu près nuls. Nous étions pauvres ; mais aurions-nous eu de l'or et de l'argent à souhait, que nous fussions restés impuissants. Cette impuissance engendrait un malaise indicible.

Sans doute à l'époque reculée dont je parle, l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson parvenait à équiper à force de dépenses une flottille de barques découvertes et légères qui, s'exposant à mille dangers, après avoir franchi aller et retour de cent quarante à cent cinquante chûtes et rapides, parvenait à apporter un peu moins que l'absolu nécessaire pour le ravitaillement des comptoirs. Disons-le à sa louange, en se gênant beaucoup et en se privant davantage, elle ne se refusait pas à nous apporter quelques petits colis. Vouloir et pouvoir sont deux choses bien distinctes : annuellement elle laissait forcément en arrière une bonne partie de son bagage. Quelque modeste que soit l'envoi des missions, la moitié ou les trois quarts restaient en route. Ce qui nous était adressé représentant à peine le quart du nécessaire, il en résultait qu'en définitive nous en étions réduits à la plus simple expression.

Ceci me rappelle un fait qui excita mon hilarité dans le bon vieux temps. Durant trois étés consécutifs, la petite caisse contenant une soutane à mon adresse avait fait défaut. J'avais lavé, raccommodé, rapiécé l'ancienne tant et tant de fois, le plus souvent avec du fil et des pièces disparates, que je ne trouvais plus place à l'aiguille. Par bonheur, une pièce de gros drap bleu de Prusse, destiné à troquer de la viande, m'était parvenue. J'obligeai cette ratine à devenir drap noir et à se transformer en soutane. Je mis tout mon talent à la confectionner et il paraîtrait que je ne réussis pas trop mal, car mes bons sauvages me disaient avec orgueil et emphase :

“ — Ci-devant, tu étais si gueux que nous en éprouvions de la honte ; mais, maintenant, te voilà monté à neuf, tu ressembles au bourgeois (commis de la Compagnie) ! ”

Tout passe vite sur la terre ! Ma brillante soutane, influen-

cée par le soleil et la sueur, perdit son lustre, se changea en blanc sale et bientôt devint jaune.

\*.\*

Tant que nous n'eûmes que deux ou trois petites stations, nous dûmes en passer par les lois de la nécessité ; mais les missions prirent un rapide développement et, bien que nos transports se fissent un peu mieux, tous étaient dans une très grande gêne.

Ce qui rendit notre position désormais impossible, c'est qu'en 1867, je crus le temps venu de doter le vicariat d'une petite communauté de Sœurs pour leur confier un certain nombre d'orphelins par trop délaissés et faire une école régulière aux enfants des serviteurs de la Compagnie qui, laissés à eux-mêmes, devenaient pires que des sauvages. L'entretien de cette petite communauté et d'une trentaine d'enfants réclamait deux fois plus de transports que toutes les autres missions réunies. Aussi, les agents de l'honorable Compagnie poussaient de hauts cris. A force d'instances adressées à leur commissaire général, j'obtins une augmentation importante, mais bien loin encore d'être suffisante.

Le gouverneur, M. McTavish, répondit à une nouvelle supplique :

“ Monseigneur, je désire et nous désirons tous vous obliger : nous le faisons depuis quelque temps au détriment de nos intérêts. Je regrette donc de vous dire que je ne puis rien pour vous. Visez à trouver un moyen à votre convenance pour vous suffire.”

Il me fallait donc tenter ce qui était taxé d'impossibilité par le plus grand nombre, ou se résoudre à voir tomber toutes nos missions. Il faut avoir passé par de telles angoisses pour comprendre tout ce qu'elles renferment d'amertume et de fiel. L'homme qui prie est plus fort qu'une armée rangée en bataille. “Demandez, a dit le maître, demandez sans hésitation et vous recevrez !”

Je priai donc et, levant la tête, je m'écriai : “ Aide-toi et le Ciel t'aidera ! ”

II

CONTRE VENTS ET MARÉES.—DÉPART.

Depuis quelque temps, les transports entre le lac Saint-Boniface et le lac la Biche étaient devenus plus faciles. Ce lac se trouve à la hauteur des terres. Il fallait trouver un moyen de fréter nos colis de là au confluent des deux rivières Athabaska. Deux voies pouvaient être tentées : l'une par terre et l'autre par la rivière. L'une et l'autre étaient considérées comme impraticables. La première à cause de ses marais sans fond et sans fin ; la seconde, à cause de ses nombreux et dangereux rapides. Il était admis comme indubitable par les sauvages pratiquant ces parages, par les rameurs, en général, que si jamais une barge se hasardait à vouloir franchir les obstacles, personne n'aurait la vie sauve. Même en faisant la part des exagérations très grosses, l'entreprise n'était pas engageante.

Dans le mois de novembre 1869, je reçus à la mission de la Providence une lettre de mon illustre et dévoué ami, Mgr Taché, dans laquelle il me disait :

“ En présence du refus absolu que fait l'honorable Compagnie de se charger désormais de vos transports, nous avons fait transporter toutes vos caisses et tous vos ballots au lac la Biche. A vous de trouver un moyen pour les tirer de là et les rendre à destination.”

C'était me mettre une montagne sur les épaules et me dire : secouez le fardeau à votre dévotion. Il fallait donc soulever l'Atlas, et je ne suis pas un Hercule.

*Omnia possum in eo qui me confortat !* Ce fut avec ces paroles de l'Apôtre à la bouche que, le 3 janvier 1870, par une température de 43 à 45° centigrades, je disais adieu à la chère mission de la Providence, sous les regards attendris des Pères, Frères, Sœurs et enfants.

\* \* \*

C'était vers deux heures après-midi : nos coursiers finement enharnachés, portant plumets rouges, bleus et verts, agitent leurs grelots, et, suivi des bons Frères Alexis Rey-

nard et L. P. Boisramé, je prends mon élan vers le lac la Biche, distant d'environ huit cents kilomètres.

Satan, qui avait vu progressivement et rapidement son empire sur les âmes lui échapper dans ces vastes déserts, avait compris que l'heure était solennelle : si nos efforts étaient couronnés de succès, tout était perdu pour lui ; si, au contraire, il parvenait à entraver, à arrêter notre marche et à nous barrer le chemin, tout était gagné pour lui, surtout avec l'aide des ministres de l'erreur qui commençaient à pulluler. Il jura que nous ne lui échapperions pas. Il a éprouvé plus d'un mécompte.

Nous avons suivi en partant un étroit sentier abrité par les pins et les broussailles, en sorte que nous sentions peu le vent. Vers le soir, nous débouchons sur le fleuve, un peu au-dessus du rapide. Aussitôt le vent de l'est nous frappe en pleine face, pénètre dans nos joues comme un couteau tranchant, sa fine haleine trouve des pores ouverts dans nos habits de poil. Alors un frémissement involontaire nous agite, nos dents grincent, les membres et le buste perforés par l'excès du froid se roidissent, le cœur lui-même paraît glacé. En vrais soldats du Christ, sans peur et sans reproche, nous poussons en avant, continuant à lutter avec notre invisible, mais très sensible ennemi. Un peu avant le coucher du soleil, il fallut mettre bas les armes. Nous n'en pouvions plus.

Conformément à l'usage, nous demandâmes l'hospitalité à la forêt. Les arbres étaient clairsemés et le vent régnait partout en souverain. A bout de ressources, nous voulûmes considérer comme passable le faible abri que nous offrait une petite ondulation de terrain. Nous y établîmes nos pénates. La neige fut écartée, des rameaux de pin étendus sur la terre nue. Nous recouvrimés le tout d'une bonne couche de lichen. Le salon et la chambre à coucher étaient prêts. Chacun alors prit sa cognée et fit un considérable abatis. Le bois de chauffage fut réuni en deux tas énormes de chaque côté du campement. Ce travail eut du moins l'avantage de faire circuler le sang : la chaleur était revenue dans nos membres et nous laissait dans l'illusion de croire que la température était montée. Ce fut avec difficulté

que le feu s'alluma, car la fumée alourdie par le froid tourbillonnait autour du foyer. Comme la chaleur ne rayonnait pas, le froid pénétrait de nouveau. Aussi la décoction du thé faite, nous avions hâte d'absorber le liquide bouillant pour nous restaurer. Chose surprenante et rarement constatée, même dans nos contrées glaciales, le temps requis pour porter le liquide de la tasse à la bouche, lui suffisait pour se refroidir. C'est bien le cas ici d'employer l'adage de nos amis les Anglais : *There is an abyss between the cup and the lips*. Entre la coupe et les lèvres il y a un abîme !

Ne pouvant pas même nous procurer la récréation très permise de voir pétiller le feu en fumant la pipe, la prière du voyageur faite, chacun s'enveloppa le moins mal possible de ses couvertures et déposa ses membres sur les parties les moins raboteuses du lit improvisé. Le sol glacé nous transissait par dessous, le vent de plus en plus violent arrivant par rafales soulevait nos couvertures, nous couvrait de neige et nous transissait par dessus. Le doux sommeil ne pouvait pas hanter ce lieu là. Dans l'espoir d'un mieux impossible, on se tourne à droite, on se retourne à gauche, et le produit le plus clair de tous ces tournoiemens est que le froid nous pénètre davantage. Ce fut surtout pour moi, vu mon état goutteux, une nuit de véritable martyr. Mes efforts réitérés ne parvenant point à préserver mes épaules et ma tête d'un courant d'air strident, je ressentis les premiers élancements d'une névralgie occipito cervicale. C'était l'épreuve dans toute la force du mot. Le noir ennemi avait mis la main là.

Ne pouvant plus résister, je donnai l'éveil longtemps avant l'aurore. Mes chers compagnons de voyage, me voyant dans l'impossibilité absolue de remuer la tête, opinèrent fortement qu'il fallait tourner bride vers la mission ; agir autrement leur paraissait d'une audace inqualifiable.

“—On ne désarme pas si tôt en face de l'ennemi ! leur dis-je, vite une tasse de thé et partons.”

### III

SUITE DU VOYAGE.—TERRIBLE INTENSITÉ DU FROID.

Nous partîmes en effet et les efforts violents faits pour franchir les bancs de neige, nos longues raquettes aux pieds,

ramenèrent et accélérèrent même à tel point la circulation du sang que nous ne sentions plus le froid. Bien plus, ma tête enveloppée de fourrures en arriva jusqu'à la transpiration. J'éprouvai du mieux.

Peu après le lever du soleil, c'est-à-dire vers onze heures, nous fîmes une petite halte ; nous allumâmes du feu, toujours debout comme les soldats de Gédéon, nous broyâmes un morceau de viande séchée et ensanglantée et ayant vidé la coupe de thé noir réglementaire, nous poussons en avant.

Un peu avant la nuit close nous débouchions sur le grand lac des Esclaves..... J'en frémis encore, un vent glacial et violent, sortant du nord-est, ayant traversé le lac sur sa plus grande largeur, nous cinglait la figure et la pénétrait comme un glaive à deux tranchants. En un clin d'œil la chaleur naturelle, provoquée par une marche forcée, fut dissipée ; nous sommes froids comme la glace. Où fuir pour se garer d'un tel ennemi ? Nous sommes dans un delta formé par des îlots de sable où ne poussent que de petits saules rabougris. Où trouver un abri, où prendre le bois de chauffage requis pour le campement ? Tout en nous posant ces questions, nous marchons, nous cherchons. Au fond d'une petite baie, nous apercevons quelques troncs d'arbres apportés là par les grandes eaux. C'est l'hôtel des voyageurs, allons !

Quatre troncs d'arbres superposés devaient endiguer les vents ; pour matelas, quelques branches de saules pour couvrir les cailloux. Bientôt le feu flamba, nous respirions en fin ; nous nous trouvions comparativement bien. Il faut si peu pour contenter les misérables. Ce bonheur fut de courte durée, car le vent, rouvrant notre digue, nous arrivait en tourbillonnant, nous fouettait étincelles et fumée à la figure. Bref, après une légère et maigre réfection, le saint nom de Dieu invoqué, le feu attisé, nous nous tapîmes le long de notre lit improvisé. La fièvre de la marche durant encore, le feu réchauffant un peu l'air, et la fatigue réclamant le repos, furent cause que nous trouvâmes d'abord notre position presque confortable. Un lourd sommeil s'empara de nous.

Cependant le vent, devenant de plus en plus violent, chasse loin de nous les derniers tisons enflammés, nous dépouille de nos couvertures. Le sommeil dure peu... *horrible*

*dictu* : mes yeux, en s'ouvrant, aperçoivent avec effroi un ciel d'airain, sillonné par des aurores boréales couleur de sang, la clarté vacillante des tisons fuyant dans les broussailles, une solitude sans limites. Je tremble, je frémis, mon corps entier est raide et ressemble à un bloc de glace. J'éveille mes voyageurs, ils attisent le feu malgré le vent, je me recouvre avec soin. Peines inutiles !

\* \* \*

Pour ne pas périr sur place, sans considérer l'heure, nous cherchâmes de nouveau notre salut dans une marche forcée. Le vent soufflait un peu plus vers le nord, il nous frappait en flanc, mais en tournant un peu la tête on pouvait éviter sa morsure et entretenir le foyer calorique à une température moyenne. Je ne pouvais, pour ma part, que profiter fort peu des avantages de la position, parce que ma névralgie me rendait impossible tout mouvement oscillatoire de la tête. J'en fus même réduit à me faire envelopper et attacher dans un traîneau, livré sans défense aux aspérités de la route et aux caprices du vent.

Après une marche de près de vingt heures, interrompue deux fois durant quelques instants, pour prendre un petit repas, le soir à la nuit close, nous arrivions à la mission abandonnée de la grande sainte Anne. La maisonnette existait encore et nous espérions y être un peu moins exposés au vent. Comme l'air y pénétrait de toutes parts, le mieux ne fut que relatif.

\* \* \*

Après un sommeil suffisamment réparateur, devant l'aurore, nous nous mettions de nouveau en route. Notre objectif était d'arriver le soir même à un petit village sauvage, sis à l'embouchure du lac du Bouf. L'étape était longue. Poussés en avant par un vent d'arrière, nous ressentions moins l'intensité du froid. Aux dernières lueurs du jour, au moment où nous franchissions le détroit, le crépitement des fusils se fit entendre. Nous avons été reconnus et nos chers néophytes transmettaient la réjouissante nouvelle aux fau-

ves de la forêt adjacente. En un instant, vingt bras vigoureux me tirent de mon traîneau et m'installent dans la plus belle pièce de leur établissement. Les hommes s'attristaient de voir leur vieux Père (c'est le nom unique qu'ils me donnent) si malade et les femmes étaient attendries jusqu'aux larmes. Je console les uns et sèche les larmes des autres en leur disant que j'avais le cou un peu raide, mais que du reste je jouissais d'une très bonne santé. Ce fut une explosion de : *Marsi Setrrayn*, à Dieu merci.

Un côté entier d'un bison gras fut mis dans le chaudron, un feu monstre fut allumé. Il fallait nous héberger et nous réchauffer. Le but fut outrepassé et la réaction fut si forte que j'eus beaucoup plus à souffrir de la chaleur que je n'avais souffert du froid les nuits précédentes. Il n'est pas hors de propos de dire que nous étions ici les hôtes du père Abraham, prémice des chrétiens du grand lac. Le festin fini, la soif des nouvelles étanchée, je leur fis une exhortation pieuse, suivie de la prière du soir et du chant des cantiques, puis nous nous remîmes tous entre les bras de Morphée.

Ce sommeil ne fut ni long ni paisible. A trois heures et demie nous étions de nouveau aux prises avec notre ennemi. Le froid était devenu si rude qu'il me fut impossible de rester en voiture. Notre arme, un gros bâton, au bras, la raquette aux pieds, la tête raide et droite et en avant ! C'est une lutte gigantesque pour la vie ou pour la mort ; tantôt la température monte, tantôt elle baisse, selon le souffle de l'aiglon. Pour comble de détresse, marchant dans l'obscurité, au milieu des glaçons recouverts de neige, souvent ils nous barrent le chemin et nous font faire de nombreuses culbutes. Il faut se débrouiller en se débattant au milieu d'une neige fine qui s'introduit dans nos vêtements et nous fait prendre un bain par trop froid. *Deus in adjutorium meum intende !*... Il n'y manquait pas, le bon Maître, et souvent ces douches si douloureuses qui paraissent devoir causer la mort, amenaient au contraire une heureuse réaction de vie. Enfin, les premières teintes de l'aurore parurent à l'horizon, la clarté alla en croissant jusqu'au moment où l'astre du jour se montra.

Nous avions devant nous un vrai promontoire, avec une

épaisse forêt ; le soleil levant l'inonde de ses feux, chaque rameau de pin, couvert d'une neige cristalline, brille comme un quinquet. Nous abordons. Aussitôt le feu mis en un gros tas de bois sec, nous nous croyons transportés dans la zone torride. Quel contraste avec les scènes de la nuit ! Nous prîmes là un bon repas et un peu de repos.

Déjà cependant la tourmente et l'angoisse frappaient à notre porte et nous ne l'entendions pas, nous ne nous en occupions pas, car en voyage surtout, on peut dire : à chaque instant suffit sa peine. Nous repartîmes le cœur gai et joyeux, l'estomac chaud et bien lesté. Le ciel était pur, sans être serein, le calme presque plat ; le soleil un peu enfumé éclairait devant nous un horizon sans fin, accidenté par des bancs de glaçons, donnant à la superficie du lac l'apparence d'un paysage composé de hautes montagnes, de côteaux et de vallées. Le départ fut donc couleur de rose, mais bientôt le mirage offrit à nos yeux ébahis des îlots fuyant, des montagnes marchant, des châteaux dansant, des multitudes s'agitant. Ciel ! quelles fantasmagories ! Le sud et le nord l'orient et l'occident se confondaient ; comment diriger notre marche, n'ayant que nos yeux pour boussole ? L'esprit était tourmenté et le cœur aux abois ; nous pouvions faire fausse route, nous égarer sur le lac, et, la nuit nous surprenant, nous étions forcés de camper à l'abri d'un banc de glaces. Cet état de malaise et d'angoisse se prolongea de trois à quatre heures.... Terre ! Terre ! s'écria notre cher frère Alexis de sa voix éclatante. Le mirage avait à peu près disparu, et, en effet, nous apercevions devant nous, à une certaine distance, une pointe boisée. La bonne mère Marie avait veillé sur ses enfants.

Sûrs de notre route, nous avançons rapidement quand celui qui venait de nous annoncer le salut de sa voix sonore me dit : Je suis épuisé, mes jambes refusent leur service. Je lui conseillai de s'étendre quelques instants sur le traîneau pour reprendre haleine. Je le suivais de près, je l'entendis me dire d'une voix moitié éteinte : Je gèle ! .... Une demi-minute après je le tenais dans mes bras ; le sang s'était retiré des extrémités, le buste tout entier devenait raide. Je le frictionnai, je le secouai et je le pleurai, car tout espoir me pa-

raissait perdu. Cependant on était venu à mon secours ; nous relevons le malade, nous l'obligeons à marcher en le soutenant des deux côtés. La terre étant rapprochée maintenant, notre servent nous devance pour allumer le feu. Enfin, après des efforts et des inquiétudes inouïs, nous arrivons avec notre patient, nous l'établissons de notre mieux devant le feu, sur un canapé de lichen et de mousse. Le thé était prêt, nous lui confions le soin de réchauffer les organes intérieurs. Ce fut l'affaire de quelques instants. La circulation rétablie, notre malade redevint ce qu'il était de fait, le plus robuste de nous tous, et bientôt la hache à la main, il démolissait la forêt pour nous préserver du froid durant la nuit. Bien chauffés, à l'abri du vent et mollement étendus sur un lit de huit à dix pieds de mousse, nous reposâmes de huit à neuf heures. C'était bien assez pour nous faire oublier le passé et nous disposer à de nouveaux combats.

D'après notre itinéraire, nous devions, ce jour là même, arriver à la mission du grand Saint Joseph, île d'Original. L'étape était longue. Il fallait éviter trois écueils : nous précautionner contre le mirage qui, la veille, avait failli nous être fatal ; ne pas tourner trop à gauche, car c'était s'enfoncer dans l'immensité du lac, et enfin, ne pas aller trop à droite dans une baie très profonde. Au lieu donc de suivre la ligne droite, toujours la plus courte, nous décrivîmes une courbe pour atteindre les trois Iles-Sœurs, situées à moitié route.

En débouchant sur le lac, nous éprouvâmes la sensation qu'on nous appliquait un manteau de glace sur la peau nue. Le vent de glace nous soufflait en face et pénétrait jusqu'à la moelle des os. En accélérant le pas, en dépit de la sensation contraire, nous entretenîmes assez de chaleur naturelle. A midi précis nous saluons les trois Sœurs. Nous reprenons après notre marche en droite ligne vers l'île d'Original. "Vent sur l'oreille gauche, disait le bon Frère Boisramé, sous la vive impression qu'il en ressentait, c'est ce qu'il y a de plus terrible." Oui, certes, d'autant plus terrible, cette soirée, que je ne me souviens pas, après quarante-deux ans de résidence, d'avoir remarqué une température si basse. Tour à tour et parfois simultanément, chacun s'écriait que les jambes lui

gelaient ; nos pauvres chiens eux-mêmes, tout esquimaux qu'ils sont, poussaient des cris plaintifs.

\* \* \*

*Deo gratias*, entre dix et onze heures du soir, tous vivants, nous tombions à genoux, prosternés devant Jésus Hostie, dans son tabernacle.

Nous étions à l'abri du vent, campés autour d'un gros poêle de fonte rouge et cependant il nous fallut bien longtemps pour réchauffer nos membres engourdis.

Sans inquiétude pour le lendemain, nous reposâmes paisiblement. En disant *nous*, je dois me tirer à part : car ma névralgie cervicale avait atteint son paroxysme et les élancements, les saccades, les titillations étaient si fréquents et si violents, qu'ils ne laissaient pas de place au repos. Remarquons-le cependant, à l'honneur de Celui qui a dit : " Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai... et vous apprendrez que mon joug est doux et mon fardeau léger," cette nuit passée toute entière avec le mal et la fatigue me fit éprouver des joies et des consolations que le monde ne saurait ni comprendre, ni goûter, mais qui n'en sont pas moins réelles. Il est si doux pour le vrai disciple de porter sa croix à la suite de son bon maître Jésus et d'y être crucifié avec lui. Mon cœur de père éprouvait aussi une vive consolation de voir mes compagnons de voyage, jouir enfin de quelques heures de repos si bien gagné.

Le 14 janvier, de grand matin, je partis de la mission de Saint-Joseph. Je voulais me persuader que la température avait remonté. Erreur. Quand vers les huit heures nous quittâmes les bords du lac, abrités par les arbres, nous avançâmes avec un peu moins de peine. Le soleil était pourtant bien froid, comme disaient les voyageurs. Nous fîmes halte pour déjeuner sous de gros cyprès où l'avant-veille le R. P. Grouard, surpris par le froid, aurait certainement péri, si notre nouveau guide, Louis Lavallée, prévoyant le cas, n'était pas accouru à son secours. En quittant ce lieu, ma névralgie me causait de tels élancements que je dus à tout risque me faire envelopper et ficeler dans le traîneau. Ce fut en cet état qu'on me conduisit jusqu'au campement. Quand

e feu fut bien allumé, on me débarrassa de mes liens. J'étais si transi qu'il se passa bien longtemps avant que je ressentisse les bienveillants effets de la chaleur. Ici, du reste, pour des voyageurs du Nord, nous étions servis à souhait : abri suffisant, rameaux de sapin, mousse à duvet, bois de chauffage en abondance. Aussi tous mes braves compagnons s'étant serrés les uns contre les autres et bien couverts, s'endormirent aussitôt. Quant à moi, comme il m'était devenu tout à fait impossible de prendre une position horizontale et de remuer la tête en aucun sens, je me fis asseoir le plus confortablement possible aux pieds d'un sapin, sur lequel j'appuyai mon dos. Je passai là la nuit sans fermer l'œil. Je veillais en compagnie de mon Jésus crucifié ; je le priais avec ferveur pour la conversion des infidèles et des pécheurs et pour la persévérance des bons. Par une grâce spéciale, l'esprit et le cœur dominèrent tellement la chair que je finis presque par trouver la nuit trop courte pour satisfaire ma dévotion.

Après encore huit nuits et neuf jours semblables, nous arrivâmes enfin à la mission de la Nativité, Athabaska. J'avais résolu d'attendre ici que ma névralgie se calmât. Je voulais aussi prendre le temps nécessaire pour dresser mes plans, de manière à atteindre le but essentiel de ce pénible voyage. Je pus m'assurer là du concours empressé de M. MacMurrey, agent de la compagnie et mon ami.

\*.\*

Comme je redoutais avant tout le transport par eau à cause des nombreux dangers et des dépenses, il me sembla qu'on pouvait mieux faire en ouvrant un chemin à travers bois et vallées, ayant pour aboutissant le confluent des deux rivières Athabaska, appelé la Grande-Fourche.

Le 2 février donc, ma névralgie étant à peu près dissipée, le froid moins rigoureux, pourvus de bons chiens de traits et de provisions suffisantes, nous nous mettions allègrement en route. Tous les matins, montre en main, je donnais l'éveil à trois heures. Après un premier et léger déjeuner, je chausais mes raquettes et prenais les devants en traçant le chemin. C'était aussi le moyen d'activer le pas de nos cour-

siers qui se hâtent toujours d'atteindre celui qui les précède. Les hommes me suivaient de plus près ou de plus loin, selon qu'ils avaient mis plus ou moins de temps à plier bagage.

Les difficultés et les épreuves de la première partie de mon voyage étaient d'autant plus éloignées de mon esprit maintenant, que j'éprouvais un plus grand bonheur durant ces longues matinées où, en possession de moi-même, je méditais la sainte loi de Dieu, tandis que mes pieds tritureraient la neige vierge en suivant les méandres de la rivière. C'était surtout au moment où le soleil *sicut gigas in alto*, commençait à dorer la tête des grands arbres de ses rayons naissants que je chantais de tout cœur : "*Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.*" Notre bon Dieu est grand partout, mais à nous, pauvres mortels, il se montre surtout tel par ses œuvres.

J'entends déjà le trin-trin des grelots, il faut finir ma méditation ici. Bientôt mes compagnons me rejoignent et nous mettons à terre (nous faisons halte), pour le second déjeuner. Comme c'est ici le seul repas en règle de la journée, il est suivi d'une petite causerie, durant laquelle on fume. Le départ a lieu vers quatre heures. Les chiens recommencent à agiter leurs sonnettes et cela jusqu'au soleil couchant ou couché. C'est dans la succession ininterrompue de ces exercices journaliers que vont s'écouler les quinze ou seize jours de marche qui nous séparent du lac la Biche.

#### IV

##### PÉRIPÉTIES ÉMOUVANTES.—UN LOUP CHARITABLE.

Les premiers jours tout était parfait, mais cependant tout ne devait pas être couleur de rose ; nous eûmes quelques embarras, il y eut des mécomptes. En arrivant au confluent des rivières Athabaska, au moment où notre guide allait nous quitter, il s'aperçut qu'il avait oublié de mettre sur son traîneau en partant cinquante kilos de pémikan absolument nécessaire pour nous conduire au bout du voyage. Nous prîmes la résolution généreuse de marcher plus vite et plus longtemps. Tout beau. À peine rentrés dans cette nouvelle

rivière, il fallut bien reconnaître que, le chemin n'étant plus tracé, la neige plus profonde retarderait notre marche.

Au campement du soir un morne silence régnait dans la chambrée. Deux ennemis redoutables, quoique invisibles, se dressaient devant nous, la peur et le découragement. Sans fronder ces hôtes incommodes, je m'efforçais de les cacher en racontant des histoires pour rire : mais je réussissais peu, parce que mes gens se buttaient à un troisième embarras ; nous n'avions pas de guide attitré, et comme j'étais le seul à connaître la rivière, j'étais pro-guide, et les chers amis considéraient comme certain que je ne pouvais être qu'un très triste guide. Je n'avais à la vérité vu cette rivière qu'une seule fois aller et retour. Mais nous étions dans l'impossibilité absolue de nous égarer, puisqu'il aurait fallu, pour en arriver là, franchir des côtes de cinquante à cent pieds sans nous en apercevoir. Il n'en restait pas moins vrai que mon inexpérience pouvait être cause de quelques petits retards. Bref, le courage parut renaître avec la gaieté avant la fin de la soirée, et chacun s'endormit profondément.

A l'heure réglementaire je sonnai le réveil : Lève, Lève !... Peu après je chaussai mes raquettes, et à pas lents j'ouvris le chemin aux suivants. J'étais obligée d'élever la jambe si haut et aux prix de tels efforts, que bien vite la sueur ruisselait sur tout mon corps. Je sentis et je compris la difficulté et je fus sur le point, moi aussi, de céder à un petit découragement. Je chassai l'importun et pris la ferme résolution de n'en rien laisser paraître, ni par acte ni par parole. Mes compagnons m'atteignent à peine à l'heure du déjeuner. En marchant sur mes brisées, ils avaient bonne route. Ils étaient joyeux parce que, disaient-ils, nous avions déjà fait un *bon bout* de chemin. Pour relever de plus en plus leur courage et leur apprendre à avoir plus de confiance en leur guide, en homme qui s'y entend, je leur annonçai que la troisième journée au soir nous irions camper au Grand-Rapide. Ce fut une faute. Leur pensée se fixa là.

La troisième journée était passée et le géant n'apparaissait pas. " C'est évident, murmurait-on tout bas et on disait tout haut aussi, c'est évident, que Monseigneur n'y entend rien !

il va nous faire perdre, ” et les visages s’allongaient. Je dois avouer que j’avais un peu oublié la topographie des lieux, d’autant que les frimas changent beaucoup les apparences. Il fallait me purger de l’accusation qui pesait sur ma personne. Donc, sans perdre une minute, laissant à mes hommes le soin de préparer le campement, persuadé du reste que le Rapide ne pouvait être loin, je m’élançai en avant et quelques minutes après j’entends le gazouillement des eaux sous mes pieds. J’étais au milieu de la branche gauche, qui, par suite des grands froids, avait baissé au point de ne donner plus passage qu’à quelques gouttes d’eau. En arrivant au campement, je trouve mes hommes taciturnes, abattus, presque larmoyants.

“—Nous devons voir aujourd’hui le Grand-Rapide, fit l’un d’eux ; où est-il ? Dieu le sait !”

“—Je le sais aussi, dis-je en relevant le gant, il est à deux pas, je viens de me promener dedans. ”

Ce fut assez pour dissiper la noire tristesse et ramener la joie dans le ménage.

De plus grand matin que de coutume, je donne le signal. L’envie de voir le Grand-Rapide stimulant les volontés, dans quelques instants nous étions prêts et nous partions en chantant en chœur :

Vive en tous lieux  
L’auguste Reine des Cieux !

Au-dessus du Rapide s’ouvre une immense avenue en ligne droite, ayant de vingt à vingt-cinq kilomètres de long et de plus de trois kilomètres de large. Tous les vents y ont un libre accès, aussi ils avaient si bien balayé la neige où nous allions à grande enjambées, que le soir nous pouvions constater que nous avions fait une double étape. Vive la joie !

\* \* \*

Les jours suivants, nous filons sans nouveaux incidents. La cinquième journée nous nous arrêtons pour déjeuner à la rivière des Pellicans (Chetek). J’eus la malencontreuse pensée d’émettre l’opinion que cette rivière ou torrent devait

être à demi chemin et partant dans cinq ou six jours nous verrions le lac la Biche. Cette annonce activa sans doute la marche et nous aida à franchir les avalanches de neige qui nous barraient le chemin ; mais la sixième journée était passée, les dernières clartés du soleil couché avaient disparu et nous n'étions pas encore au terme. Je répondis aux premières attaques que c'était aux bancs de neige qu'il fallait s'en prendre et non à l'ignorance du guide. Les raisons étaient valables, mais n'augmentaient pas les provisions qui touchaient à leur fin. Il fallut bien se résigner et du reste le besoin de repos, après une journée d'efforts surhumains, dominait tous les autres sentiments.

Nous marchâmes toute la journée suivante sans résultat apparent : ce fut un quasi-désespoir. Le cœur m'en saignait ; mais comme il me fallait avoir du courage pour tous, je me tenais dans un calme parfait et je faisais montre d'une indifférence qui n'était pas sans inquiétude : je ne me reconnaissais plus. Comme fiche de consolation j'offris à leur méditation les paroles suivantes : " Courage, ne craignez rien, ne sommes-nous pas sous l'œil du Père céleste ? "

Le jour suivant, le départ fut bien triste : chacun avait pu se rassasier, mais le sac de provisions était bien léger. Pour aplanir les difficultés de la route, je partis tôt et avançai si bravement que la caravane ne put me rejoindre que vers les dix heures. Mes gens passèrent outre la tête basse, sans mot dire. Quelques minutes après, je les entendis pousser des cris. Qu'est ce ? il faut voir... Un loup charitable, comme il y en a peu de son espèce, était parvenu la veille par ses obsessions à abattre un élan gros et gras, l'avait saigné et, après avoir fait ripailles, avait caché les restes sous un monceau de neige pour les enfants de Dieu affamés. Je les trouvai donc occupés à démolir le monticule de neige pour en tirer de gros quartiers de viande fraîche. Sire loup, n'ayant pas de couteau, n'avait pas procédé à sa charcuterie avec la propreté requise. Les chairs pantelantes étaient injectées d'un sang noir mêlé d'une quantité de poils. Les hommes du nord auraient honte de se montrer plus délicats que les loups. Le déjeuner fut joyeux et abondant. D'aucuns se plaignaient après que le festin ne leur avait pas

été bienfaisant. Vétille que tout cela : la marche et le bon air ont bien vite dissipé les malaises.

La soirée, sans être aussi triste que de coutume, n'est pas du tout encourageante ; nous n'avons pas encore vu une seule trace humaine depuis le départ. Nous ignorons où nous sommes. Il ne nous reste de provisions que pour une journée à la condition que nos coursiers seraient mis à la diète absolue. Ils le pouvaient, car ils avaient eu leur grosse part au festin du loup et ils n'en avaient éprouvé que du bien-être.

\* \* \*

C'est aujourd'hui notre seizième journée depuis le départ d'Athabaska : sera-ce un jour d'espérance ? Je pouvais le croire, mais j'avais des craintes. Aussitôt après avoir donné l'éveil, j'étais sur pied. J'avais hâte de découvrir la terre promise. Aux premières lueurs du jour je cheminai dans un chenal très étroit qui me fit comprendre que j'avais une île à ma gauche. J'avais saisi le fil conducteur. Je savais qu'il n'y avait qu'une seule île et qu'elle était sise à peu de distance de la rivière la Biche. C'était plus que l'espérance, c'était la réalité. J'avais à peine doublé cet îlot que j'aperçus sur la neige un très large chemin où l'on distinguait des pistes fraîches d'hommes, de femmes et d'enfants. A mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, la certitude devenait plus grande. Ce fut à ce moment que mes hommes arrivèrent. Ils aperçurent aussitôt une hutte sauvage. Nous courûmes aux informations. Elles furent toutes conformes à nos désirs : une très petite journée de marche nous séparerait du lac la Biche. Nous aurions pu la raccourcir beaucoup ce jour-là ; mais nous perdîmes du temps en conversant avec un sauvage. C'était un chasseur, mais il n'avait pas de viande chez lui. Au lieu de nous aider sous ce rapport, il tirait à pleines mains de notre sac de provisions déjà bien mince. Nous le quittâmes enfin, mais ce fut pour venir camper à deux ou trois kilomètres plus haut. La nuit fut paisible et chacun put faire des rêves heureux.

Le 12 février, à midi précis, nous allumons le feu au confluent de la petite rivière. Chacun put se rassasier. Il resta

même quelques miettes pour un besoin pressant. Nous déta-  
lons aussitôt. Tantôt dans des lieux découverts, tantôt au  
milieu des grands bois et tantôt à travers des fourrés de  
saules qui nous fouettent la figure, nous précipitons la mar-  
che. A six heures nous faisons une dernière halte au fond  
du bois du lac la Biche. Il fallut peu de temps pour avaler  
une tasse de thé chaud et gratter le fond du sac aux provi-  
sions. Deux heures et demie au plus devaient nous suffire  
pour arriver à la mission. Ici encore le manque de con-  
fiance dans le guide nous causa du retard. Au lieu de  
prendre la ligne droite, nos gens atterrissaient contre ma  
volonté toutes les fois qu'ils apercevaient une tête de sapin,  
qu'ils baptisaient du nom de croix de la mission. Aussi ce  
ne fut qu'à deux heures du matin du jour suivant que je  
donnai le *Benedicamus Domino* à nos bons Pères et Sœurs.  
*Deo gratias.* Nous y voilà !

#### V.—AU LAC LABICHE.

CONSTRUCTION D'UNE ROUTE ENTRE LE LAC LABICHE ET LA MIS-  
SION NATIVITÉ.—TRAVAUX HEROIQUES ET ESPÉRANCES TROM-  
PÉES. — NOUVEL OBSTACLE : LA PAUVRETÉ. — VISITE AUX  
MISSIONS.—VOYAGE EN EUROPE.—SALUT A LA FRANCE !

A mon arrivée au lac Labiche, je trouvai tout le bagage  
des missions remisé dans une vieille soute. Plusieurs colis  
étaient détériorés ; les souris avaient attaqué les provisions  
de bouche et fait leurs nids dans les ballots. Il fallait obvier  
au plus tôt à cet état de choses. Comme la neige était trop  
profonde pour nous permettre de commencer aussitôt le che-  
min, j'envoyai mes hommes abattre de gros arbres et bien-  
tôt je fis construire un grand hangar avec étage. Je remplis  
les fonctions d'architecte et de contremaître. Trois semaines  
après, notre construction s'élevait fièrement sur ses poteaux ;  
elle pouvait braver la tempête. Nos Laclabichoïses étaient  
émerveillés et poussaient de nombreux cris d'admiration.

\* \* \*

Le 8 avril, les guides et les hommes pourvus de cognées  
bien tranchantes, les voitures chargées de bonnes provisions,

s'ébranlèrent à un signal donné, et bientôt commencèrent les travaux de la route qui devait relier les missions du nord au reste du monde. Mon cœur était ballotté entre la crainte et l'espérance : il ne suffisait pas en effet de bien commencer, il fallait bien finir.

Le 12 juin, notre regretté Frère Alexis Reynard, chargé de la surveillance, trompé par les guides, m'écrivait : " Si j'avais deux ou trois hommes de plus, dans quinze jours, au pis aller, la route serait ouverte. Nous avançons promptement et tout le monde y met de la bonne volonté. " Le 14, sans plus tarder, je partis avec trois hommes. Des pluies torrentielles et presque journalières retardant notre marche, ce ne fut que le septième jour que j'arrivai sur le chantier. Ce que j'avais déjà vu du chemin était peu propre à m'encourager, même en tenant grand compte de l'action de la pluie. Le soir même de mon arrivée, je tins conseil : le résultat fut qu'il restait encore plus des deux tiers du travail à faire et que la dernière partie du chemin serait à jamais impraticable pour des voitures. Chose déplorable, le guide qui s'était offert à moi comme connaissant le mieux la topographie des lieux, m'avoua ne les avoir jamais vus.

Il n'y avait pas à balancer, il fallait battre en retraite et trouver un moyen, quelque onéreux et périlleux qu'il pût être, de faire parvenir l'absolu nécessaire à sa destination. Ce sont là des épreuves que je juge pour ma part plus douloureuses que le martyre du sang. Dieu veille sur nous, laissons-le faire.

\* \* \*

A notre retour ici, une vieille barge mal faite et à moitié pourrie fut mise à ma disposition par l'agent de l'honorable Compagnie. Il fallut la confier, faute d'autres, à un guide qui m'inspirait peu d'assurance moins par sa maladresse que par sa pusillanimité. Enfin, aux premiers jours d'août, le bateau se détachait de nos rivages. Ce serait à mon digne auxiliaire, Mgr. Clut, qui faisait partie de l'expédition, à nous dire quelles furent les épreuves de ce voyage. Il est certain què sans son activité, disons-le, son audace, personnes et bagages seraient restés en route. J'étais attristé, j'éprou-

vais une crainte mortelle, mais j'étais convaincu qu'ayant fait l'impossible pour nous tirer d'embarras, Dieu se devait de faire le reste.

Livré à mes propres réflexions, après le triste essai que nous venions de faire, même en tenant grand compte des dépenses et des dangers d'un transport par eau, je m'y serais décidé. Des hommes sensés, fréquentant habituellement les parages où nous avions tenté d'ouvrir un chemin, arrivèrent pour la mission d'automne et me dirent à l'unanimité : " Il nous paraît que vous auriez tort de renoncer au travail commencé. Les inondations de l'été avaient tout dérangé. Nous venons de parcourir le pays d'un bout à l'autre et nous l'avons partout trouvé sec et beau." Quand on a intérêt à ce qu'une chose soit vraie, on se laisse aisément persuader, il fut admis que nous avions mis trop de hâte à tourner bride et que coûte que coûte nous reprendrions l'entreprise le printemps suivant.

\* \* \*

• Tout étant donc préparé, nous partons avec une nouvelle ardeur. Hélas, nous allons de déception en déception : le chemin est plein d'eau et glissant, les bœufs, déjà maigres au départ, trouvant à peine le quart de leur nourriture, faiblissent, ne peuvent plus remuer leurs charges, et accablés de lassitude, se couchent dans les bourbiers. Nos chevaux deviennent rêtifs et se montrent insensibles aux coups de fouets. Plusieurs de ces pauvres bêtes avaient succombé quand nous atteignîmes le lieu où devaient commencer nos travaux.

Il ne nous convenait pas de battre aussitôt en retraite. Nous armant donc d'un nouveau courage, suffoqués par une chaleur tropicale, dévorés, harcelés par d'innombrables moustiques, nous faisons retentir la forêt de nos coups de cognée. L'espérance nous soutient encore, mais chaque jour nous offre de nouvelles difficultés. Ce n'est ni gai, ni plaisant, disent mes braves ouvriers ! Nous eûmes néanmoins un moment de vraie satisfaction ; ce fut en voyant arriver Mgr Clut, le regretté Père Tysiord et un Frère. Ils n'avaient pas pu supporter la pensée que je fusse seul à la

peine. Ils voulurent payer leur part de la dette. Ils venaient de suivre au milieu des arbres brûlés, des fourrés de branches sèches, le tracé du chemin que nous voulions faire et ils restaient sous l'impression que nous tentions l'impossible. Deux experts furent expédiés. Quatre jours après, ils revinrent convaincus qu'il convenait d'interrompre les travaux. Vu l'état de la question, leur déclaration fut une espèce de soulagement pour mon cœur. Le même jour nous partions tous comme une armée en déroute.

À peine de retour ici, nous nous hâtâmes de construire deux bateaux plats. Ils pouvaient contenir tout le bagage. Ils partirent cette fois sous la garde d'un bon guide et d'un bon timonier. J'avais moins à redouter et en effet ce voyage fut un vrai succès.

\*.\*.\*

L'incertain pour l'avenir demeurait. Décidés à faire faire nos transports par la rivière, il nous fallait des barges bien conditionnées, des agrès solides : où nous pourvoir ? Il me plut de laisser au temps, à la réflexion et surtout à la prière la tâche d'aplanir la difficulté. Pour construire des barges, il faut des planches et des madriers. Je m'arrêtai donc à la pensée qu'il fallait, en suppléant par moi-même à beaucoup de choses qui manquaient, mettre la scie ronde en mouvement avant la prise des glaces. Le 5 octobre, en effet, elle scia ses premiers traits et depuis lors elle nous rend d'incalculables services. La voie était ouverte pour l'avenir.

○

\*.\*.\*

Ces entreprises diverses avaient doublé nos dépenses ordinaires, le vicariat était en dettes. Il fallait trouver un moyen de combler cet abîme. Ce qui aggravait le malaise et la difficulté, c'est que je venais de recevoir de tristes nouvelles de France. Comme suite de la guerre, les ressources de la Propagation de la foi ont diminué, me disait-on, on ne pourra vous allouer que 8 à 10,000 francs. Comment avec cela balancer nos 90,000 francs de dépenses et de dettes ?

Le 23 juin donc, je partais pour Saint-Boniface. Je n'avais bien connaître le chemin, acheter des charrettes neuves,

faire contracter des engagements à des frêteurs sûrs et fidèles. Cela fait, je tournai mes regards vers le vieux monde où j'avais à régler beaucoup d'affaires et surtout à viser à combler le gouffre béant de nos déficits.

J'avais à peine mis le pied sur les bords du Saint-Laurent que mon pauvre cœur oppressé commença à se dilater. Dieu agissait sur le cœur des amis de son œuvre en y excitant la charité. Les aumônes qui me furent faites spontanément me permirent de solder mes échéances. Je considérais de loin et en frémissant les plaies profondes et encore saignantes que les lions du nord avaient faites à notre chère patrie. Mon cœur se révoltait et ma volonté s'opposait à la pensée d'aller quémander le pain des affamés et le vin des altérés. Je résolus de lui faire une visite de condoléance. Je sentais que mon être renfermait un trésor d'amour et de compassion inépuisable. Je partis donc dans la pensée de me donner le plus possible, celle de recevoir était reléguée à l'arrière-plan.

Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, a dit le Bon Maître, le reste ne saurait vous manquer. J'étais à peine arrivé en France que je pus m'apercevoir de la vérité absolue de ces paroles. Je n'eus pas à demander l'aumône, je ne l'aurais pas ôsée, mais elle vint me trouver elle-même et avec tant d'empressement et de délicatesse qu'en très peu de temps elle eut comblé le gouffre qui m'avait tant effrayé et éleva à sa place un monument précieux et durable, qui, encore aujourd'hui, fait surabonder la reconnaissance dans mon cœur. Puiser dans sa pauvreté pour secourir le Christ dans ses disciples, c'est travailler dans l'atelier où s'élabore le vêtement de vie éternelle. Chère France, deviens entièrement chrétienne et que Dieu dissipe tes ennemis du dedans et du dehors!

\* \* \*

A mon retour ici, non seulement la question de nos transports n'avait pas fait un pas en avant, mais elle avait reculé. Je ne trouvai ni barge, ni voile, ni aucun autre agrès. Toutes les œuvres réclament l'œil du maître. Il fallut donc recommencer.

\* \* \*

Je fis construire durant l'hiver une nouvelle barge. La rivière et les rapides étant mieux connus, les rameurs plus expérimentés, les difficultés allaient en s'aplanissant de ce côté. Malheureusement mon guide manqua à sa parole et me laissa dans un très grand embarras. Sur l'assurance que je serais moi-même leur guide, les rameurs se décidèrent. " Si quelqu'un d'entre vous, leur dis-je, est en danger de se noyer, je serai là, je lui donnerai l'absolution et il ira tout droit au ciel."

Il ne rentre pas dans mon cadre de narrer les incidents de mon voyage. Il fut long : partis le 3 juin, nous n'étions de retour que le 15 juillet. Le flux des eaux se manifesta durant une nuit ; en moins de trois heures, l'eau monta au-dessus de trois mètres. Ce fut en somme la seule cause sérieuse de notre retard et aussi de nombreux désagréments.

Durant le cours de l'été, un guide expérimenté nous arrivait, nous recevions de Londres des voiles, des cordages goudronnés et enfin les frêteurs de Saint-Boniface étaient exacts au jour marqué. Pour la première fois depuis la fondation de nos missions, j'avais la consolation de penser qu'elles ne dépendraient plus du hasard.

Je pouvais désormais regarder l'avenir en face et confier temporairement la surveillance et la direction des affaires ici aux RR. PP. Grouard et Collignon dont les aptitudes et le dévouement m'étaient bien connus. J'avais hâte de visiter nos missions d'où j'étais absent depuis trop longtemps. Je voulais juger par moi-même de leur état présent, en encourager les directeurs, la plupart encore jeunes, favoriser leur développement en le régularisant. Il fallait aussi voir les néophytes, les encourager et les prémunir contre les attaques de l'hérésie.

Je partis le 25 mai 1879, avec nos berges. Le 9 juin nous étions aux Grandes Fourches et le 14 de bon matin les granits rouges qui encadrent le lac Athabaska apparurent à nos regards ; bientôt nous aperçûmes aussi la silhouette du clocher. A mesure que nous approchions nous étions salués par le crépitement des fusils ; nous abordâmes enfin au

milieu de la joie universelle. Là se trouvaient, outre les Pères, les Frères, les Sœurs et les orphelins, des Métis catholiques, des Montagnais, des Cris, des Couteaux-jaunes, etc. Tant il est vrai que, dans tous les pays du monde, la visite du premier pasteur du diocèse ranime la foi, excite au bien, réjouit les cœurs et exalte les âmes.

\* \* \*

Deux ou trois jours après, je me confiai pour le retour à un frêle canot d'écorce de bouleau, je m'arrêtai quelques heures à la mission de Saint-Isidore (fort Smith), vide de son pasteur et désertée par les fidèles. Je n'y trouvai en tout que cinq à six personnes. Trois jours après, j'arrivai à la mission de Saint-Joseph. J'avais cru y rencontrer les néophytes réunis en grand nombre. Ne les y trouvant pas, je n'y fis qu'une courte halte. Je fis aussitôt voile vers la mission de la Providence.

Mon apparition subite y produisit l'effet d'un rêve heureux. Je ne m'étais pas annoncé. Je crus qu'on allait m'obliger à exhiber mes passeports. L'accord se fit pourtant et comme le temps pressait, je partis pour Good-Hope, où je prolongeai mon séjour pendant quinze jours.

La visite des missions a ses moments de très grandes joies : on est si heureux de presser entre ses bras des frères bien-aimés, après une longue absence ; mais les serremments de cœur suivent : il faut se séparer de nouveau de ceux que l'on aime. J'avais un très grand désir de visiter avant les glaces, les missions de Saint-Raphaël et de Saint-Paul sur la rivière des Lyards. Il fallait se hâter. Je partis.

## VI

RETOUR A LA MISSION.—SOLLICITUDES DIVERSES.—EMOUVANTES PÉRIPÉTIES DE LA VIE APOSTOLIQUE.

Le 23 juin, je partis pour le lac Labiche. Chemin faisant je réglai les affaires des missions. Enfin, le 29 septembre à cinq heures du soir, après un peu plus de seize mois d'absence, j'étais reçu ici au milieu d'une joie universelle.

Aboutir après de longs tâtonnements est un bonheur qu'il nous est permis de savourer surtout quand toutes les démarches ne tendent qu'à un seul but : la plus grande gloire de Dieu par le progrès des œuvres. Cette satisfaction, je l'éprouvai en arrivant. Le temps des déceptions, des inquiétudes et des angoisses n'était plus, l'œuvre matérielle des missions pourrait se faire régulièrement à l'avenir.

Depuis lors, en effet, en mettant un soin scrupuleux à la confection des listes de demandes de chaque mission, en supputant jusqu'au dernier centime les dépenses probables et les relevant toutes à la fin de l'exercice courant, les recettes ont balancé les dépenses, aucune dette sérieuse n'a été contractée et nos établissements se sont tous plus ou moins développés.

Ici beaucoup de choses réclament régulièrement et annuellement nos soins. Ce sont la réception des colis, la révision qu'il faut en faire, les avaries à réparer, des caisses et des ballots à ouvrir, la répartition à chaque mission, la confection de nouveaux ballots et de nouvelles caisses. Tout cela non seulement donne lieu à de nombreuses occupations, mais exige d'assez grands travaux et cause des fatigues. Quand l'heure du départ approche, il faut radouber les berges, engager dix-huit à vingt hommes en discutant des prix avec chacun, dresser les listes des charges, assigner à chacun son poste, quereller les uns, stimuler et encourager les autres et enfin confier aux vents, aux flots et aux écueils César et sa fortune. Depuis dix-huit ans sous l'œil de Dieu cette expédition se renouvelle et là où nous devons tous périr à la première tentative, il ne nous est pas arrivé un seul malheur.

\* \* \*

Outre les choses sus-mentionnées, bien d'autres se disputent mon temps.

Avant tout c'est le ministère journalier. Ce ministère apostolique devient d'autant plus difficile que les races qui nous entourent, quoique désireuses de posséder le ciel, comprennent très difficilement que, pour s'assurer un si grand bien, il faut le gagner. Il ne suffit pas de leur dire : *Surge qui*

dormis, pour les tirer de leur apathie ; il faudrait les instruire et ils ont la vanité de croire qu'ils sont très savants. Il suffit parfois de leur laisser entendre qu'on va leur faire le catéchisme, pour qu'ils s'évadent. Profitant donc de toutes les occasions, quel que soit le motif qui les amène, tantôt par la prière, tantôt par ironie, les exhortant, les pressant à temps et à contre temps, on obtient quelques faibles résultats. Ce qui me fournit assez souvent la facilité de les entretenir en tête-à-tête, c'est ma qualité ou plutôt ma réputation de docteur. Ils sont d'autant plus zélés pour se guérir des maux du corps que ceux de l'âme les occupent moins. Peu d'heures se passent dans la journée sans que je donne de nouvelles médecines pour l'âme et pour le corps.

D'autres sollicitudes pèsent sur nous : nous avons ici une petite communauté de Sœurs, des écoles et des orphelinats ; il faut surveiller, nourrir, habiller, chauffer tout ce monde-là. Ce n'est pas une petite tâche. Nourrir : les viandes sauvages ayant tout à fait disparu ici et n'ayant pas de marché public, nous en sommes réduits à entretenir un grand troupeau de bœufs et de vaches pour nous procurer beurre et lait et de temps en temps un peu de viande de boucherie. Nos hivers étant très longs, de six à sept mois, ce troupeau absorbe de deux à trois cents grosses charges de foin qu'il faut faucher, mettre en meule et charrier de fort loin. Chauffer : il ne faut pas moins de deux mille stères de bois.

Nos travaux de ferme sont très nombreux et d'autant plus écrasants que, durant nos courts étés, il faut être partout à la fois. Quand les gelées ne sont pas trop hâtives, nous récoltons une certaine quantité de blé et d'orge, parfois suffisante pour nos besoins. Pour utiliser ces céréales, nous avons fait l'acquisition d'un moulin à farine qui fonctionne sur les bords d'une petite rivière. Pour retenir les eaux et donner au moulin la pression requise, les castors avaient commencé une chaussée que leurs successeurs, les missionnaires, ont achevée. Non seulement un frère est employé au moulin, mais ce qui désole notre patience, c'est que, le tout étant fabriqué avec de la boue, les rats musqués prennent un malin plaisir à la percer à jour pour construire leur palais d'hiver. En sorte que chaque printemps, quand il faut

recommencer nos travaux, l'eau s'échappe de toutes parts, emporte la terre, et tout est à recommencer, tout est à remettre à neuf. C'est un gros travail et une dépense considérable.

\* \* \*

L'instruction purement orale ne saurait suffire pour entretenir la sève chrétienne chez un peuple quelconque, pas même dans une simple tribu sauvage. Le missionnaire s'épuiserait en efforts infructueux si la lecture ne venait pas à son aide. Nos néophytes, nomades par éducation et aussi nomades par nécessité, vu le peu de chance de colonisation agricole dans les steppes glacées qu'ils habitent, ne sauraient fréquenter des écoles régulières, mais ils peuvent se faire mutuellement la classe et ils s'acquittent au mieux de ces fonctions. Par là les connaissances acquises et communiquées indéfiniment deviennent un patrimoine national. Pour en arriver là, il faut des livres. Un de nos premiers soins doit être de leur en procurer sans trop tenir compte de la dépense et sans reculer devant le travail. C'en est un difficile et sérieux, surtout ici où les dialectes de la même langue sont si nombreux et si distincts. De là la nécessité d'avoir des livres pour tous, même quand ceux qui se servent du même idiome ne sont que cinq à six cents dispersés sur une immense superficie.

L'expérience nous a prouvé que faire imprimer ces livres à l'étranger par des compositeurs qui ne comprennent pas ces idiomes, c'est dépenser de l'argent en pure perte, parce que les fautes typographiques dont ils fourmillent empêchent nos pauvres sauvages de comprendre. Cette considération me décida en 1875 à faire fondre ou frapper des caractères correspondant aux différentes accentuations et à acheter une petite presse. C'est un gros travail de plus, mais comme ces sortes de travaux ne sauraient s'exécuter ailleurs sans la surveillance de quelqu'un de nous, il en résulte que la dépense de temps n'est pas plus considérable.

Depuis cette époque nous avons imprimé ici même des livres en dialecte loucheux, peau-de-lièvre et montagnais, d'abord un livre de cantiques tiré en 1877 et l'hiver passé un

second contenant prières, catéchisme, cantiques, etc. Un livre en idiome castor attend le papier. J'espère qu'il sera achevé avant le printemps.

\* \* \*

Il ne suffit pas d'imprimer, il faut aussi relier et pour cela tout nous manquait. En choisissant mes moments, j'ai confectionné plusieurs presses, couteaux à rognure, machine à brocher, métier à coudre, etc. Durant l'hiver passé et au printemps, aidé du R. P. Grouard, je suis parvenu à relier quatre cents volumes, dont j'avais fabriqué le carton avec du vieux papier.

Ce qui précède, quoique abrégé, donnera, j'espère, aux pieux associés de la Propagation de la Foi une idée de nos nombreux travaux. Ils y verront que si l'œuvre de Dieu se fait grâce à leurs aumônes et à leurs prières, les missionnaires savent payer de leurs personnes en tout et partout.

\* \* \*

J'avais, en commençant, eu l'intention de vous faire visiter nos différentes missions. Comme cet écrit est déjà un peu long, j'y renonce pour le moment. Si je vis, j'y reviendrai plus tard. J'insère pourtant un extrait d'une lettre du R. P. Nouel de Kérangué, qui donne une idée de la position affreuse où peut se trouver un pauvre missionnaire seul et malade dans ces contrées si inhospitalières.

Ce bon Père me dit :

“..... Différentes causes avaient retardé notre arrivée en berge au fort de Lyard et les gelées par trop hâtives de l'automne nous empêchèrent de continuer notre route jusqu'au fort Nelson (mission de Saint-Paul). Le P. Lecomte en fut contrarié. Quant à moi, qui allais me trouver seul et qui n'étais pas très bien portant, j'en pris facilement mon parti. Peu après, j'éprouvai un mieux inaccoutumé. A vrai dire, il me semblait que, depuis dix-huit ans que je suis dans le nord, jamais ma santé n'avait été si bonne. C'était le calme avant la tempête, j'ignorais l'avenir.

“ Donc, voyant combien mon confrère souffrait et était

impatient de se trouver au milieu de ses ouailles, qui le réclamaient à grands cris, je consentis à le laisser partir. Ces paroles des Saints Livres : *Tabescere me fecit zelus meus*, se réalisaient ostensiblement sur la figure et dans le cœur de ce bon missionnaire. Il profita du départ d'un sauvage, prit quelques petites provisions de bouche, un peu de vin de messe et partit par 45° centigrades. Il savait qu'il ne pouvait compter que sur ses jambes, mais elles lui suffisaient, étant très bonnes et accoutumées à la marche. Il était beau et touchant de le considérer, son fusil sur l'épaule, ses lacets à lapin pendus à sa ceinture, se frayant un chemin à travers les grands arbres et les fourrés pour se procurer le pain quotidien. Cette nourriture journalière, Dieu merci, ne lui a jamais manqué.

“ Je restai seul avec un orphelin de onze ans et une orpheline de dix..... Mon vieux serviteur Johni Sanderson (premier orphelin accueilli à la mission de la Providence) et Juliennè, sa femme, quoique n'étant plus attachés à la mission, avaient consenti à faire la pêche d'automne et venaient de partir. Aussitôt après, j'éprouvai un grand malaise mêlé d'anxiété. Il advint qu'à ce moment-là même, le vieux Holl, âgé de plus de cent ans et sa femme à peu près du même âge, qui m'avaient rendu depuis que je suis ici de si nombreux services, tombèrent malades tous les deux ensemble. Je me fis un devoir de les soigner, puis de les ensevelir, de les enterrer même, car ils succombèrent tous les deux. Cette fatigue, bien légère en état de parfaite santé, m'avait épuisé et pour comble de maux l'ennui vint se joindre à la maladie. J'en perdis le sommeil et bientôt l'appétit.

“ Bref cet état en se prolongeant m'avait réduit à une extrême faiblesse. Les extrémités de mon corps étaient froides comme la glace. Le 19 décembre, disant une messe devant une seule petite fille, je tombai de faiblesse. Laisant le saint sacrifice inachavé, je m'assis. L'enfant effrayée courut au fort par un froid de 44°, réclamer du secours. Cependant je reprenais mes sens et, craignant que des mains profanes ne touchassent aux vases sacrés, je me cramponnai à l'autel pour parfaire le saint sacrifice.

“ Un de mes voisins, toujours obligeant, alla lui-même

avertir Johni. Avant minuit il était là, le cher enfant. Croyant à ma mort prochaine, je lui indiquai comment il devait m'ensevelir et quels soins il devait donner à la mission, jusqu'à l'arrivée du Père Lecomte. Je fis ensuite mon testament et ayant renouvelé mon acte de contrition, je m'abandonnai à la miséricorde de Dieu. Je faisais un seul vœu : vivre assez pour revoir mon confrère et mourir entre ses bras.

“ Quelques jours après, j'éprouvai une heureuse réaction, j'eus un peu de mieux. Je ne pus résister au désir de dire au moins encore une fois la sainte messe. J'essayai donc ; mais avant l'offertoire je me laissai choir sur une chaise. Johni m'ôta les ornements et me remit au lit.

“ Je dus mettre un frein à mes désirs, mais durant la nuit de Noël, je voulus faire une seconde tentative. Je parvins, au prix d'une immense fatigue, en proie aux vertiges, à dire une messe basse et à distribuer la communion à douze personnes. Il fallut m'aliter aussitôt après.

“ J'appris que le chef Johni en descendant une côte abrupte venait d'être affreusement contusionné par son traîneau ; un évanouissement s'en était suivi, qui d'après son estimation n'avait pas duré moins de trois heures. Il venait d'arriver en se traînant et était tombé épuisé entre les bras de sa femme.

“ J'avais besoin de ranimer ma foi pour ne pas me plaindre un peu de la divine Providence dans ces douloureuses circonstances. Hélas ! tout était au pire, mais, même alors, la Providence veillait sur nous par l'entremise de Mme Brass, une esquimaude protestante, qui ne s'éloigna plus de notre chevet, n'épargnant ni ses soins, ni ses peines, jusqu'à l'arrivée du Père Lecomte.

“ Ce bon Père, en effet, averti de mon état, s'était hâté de venir à mon secours. Il arriva le 6 février, fatigué, maigre, défait et cela devait être, puisqu'il avait jeûné neuf jours entiers tout en marchant du matin au soir. *Deo gratias* : quand même. Ce n'est pas une mince consolation de revoir un confrère au milieu de pareilles épreuves.

A l'arrivée du Père, j'étais déjà un peu mieux. Il mit aussitôt tout son cœur, toute sa science médicale et tout son dé-

vouement à mon service, pour me rendre la santé et les forces. J'ai ressenti les bienfaisants effets de ses soins empressés, et le temps faisant le reste, je suis debout aujourd'hui, mais que je suis encore loin d'une parfaite guérison !..."

\* \* \*

Jugez par là des difficultés extrêmes auxquelles mes pauvres missionnaires, isolés les uns des autres, sont souvent en proie. Priez pour nous !

Je me permets en finissant de vous bénir, ainsi que les pieux associés de la Propagation de la Foi. N'avons-nous pas tous un seul cœur et une seule âme ?

## VOYAGE DE QUEBEC A LA COLOMBIE ANGLAISE.

(Suite) (1)

---

Ce qui manque à New-Westminster et son district, c'est d'être connus, visités. Combien de ces émigrants à destination de Seattle et de Tacoma, de l'Orégon et de la Californie, ne se fixeraient-ils pas dans cette riche vallée du Fraser, s'il leur était donné de s'arrêter quelques jours, sans frais supplémentaires, dans les environs de New-Westminster. La compagnie du C. P. R., qui transporte aujourd'hui nombre d'émigrants à destination de la Californie ou de l'Orégon, pourrait voir à les retenir dans la Colombie, en leur offrant des facilités pour se rendre compte des avantages qu'elle offre aux émigrants.

Mais New-Westminster est peu connu. Témoin l'histoire de ce conseiller municipal de Winnipeg, de passage à Victoria, se rendant en Californie pour y chercher des terres de culture, auquel on conseillait d'aller à New-Westminster, et d'en visiter les environs avant de passer en Californie.

New-Westminster, s'écria-t-il!—Oui.—Mais où est New-Westminster, s'ils vous plaît?—Vous n'avez jamais entendu parler de New-Westminster?—Pardonnez-moi mon ignorance, mais je n'en ai jamais entendu parler.—C'est trop fort, s'exclama son interlocuteur, un ancien de Victoria! Si fort que cela soit, cela est malheureusement vrai, et sur dix hommes que l'on rencontre sur le chemin de fer du Pacifique, huit au moins ont au sujet des ressources agricoles de la Colombie, les mêmes idées que le conseiller de Winnipeg, lequel n'en avait pas du tout.

\* \* \*

Nous indiquions dans notre dernière correspondance quelques étaient les merveilleuses ressources du district agricole

---

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No. 37, page 72.

de New-Westminster, voyons maintenant ce qu'est la " Royale cité " et d'abord pourquoi ce titre. La ville est un des boutons de la fièvre de l'or qui régna dans le pays vers 1857-58, où la présence de plusieurs milliers de mineurs imposait la nécessité d'un gouvernement. L'île de Vancouver formait alors une colonie séparée ; le siège du gouvernement pour la Colombie continentale fut établi d'abord à Lower Langley ou Derby ; mais en 1859, on le transporta à New-Westminster ; à la réunion des deux colonies en 1868, Victoria fut choisie comme capitale. Le transfert du gouvernement à Victoria n'a point eu d'influence sur New-Westminster au point de vue des affaires et la ville a continué de prospérer.

Le site en a été heureusement choisi sur un coteau qui s'élève graduellement de la rive nord du Fraser. La partie commerçante de la ville a sa place naturelle sur les quais de la rivière, la grande route du trafic et des voyages à l'intérieur avant la construction du C. P. R. Les constructions des gouvernements Fédéral et Provincial, la poste, la douane, le pénitencier de la province, l'asile des aliénés, la cour du district, le couvent de Ste-Anne, le collège Saint-Louis, les deux églises catholiques, celle des blancs, et celle des sauvages, donnent à la ville l'apparence d'une capitale, et New-Westminster est restée la capitale religieuse de la Colombie continentale.

La ville est pourvue d'un bon système de distribution d'eau. Elle compte de nombreuses et propères industries ; les quatre fabriques de conserves de saumons, les Canneries, comme on dit en Amérique, emploient 1,200 hommes pendant la saison de pêche. Deux scieries occupent 250 ouvriers. En outre il y a deux brasseries, un chantier de navires, une tannerie, une fabrique d'eaux gazeuses et de sirops, une fonderie et toutes les industries d'approvisionnement désirables. Un hôtel canadien-français tenu par M. Bilodean offre aux voyageurs français tout le confort nécessaire ; situé en face de la station du C. P. R. il porte le nom de " Depot-Hotel." Il ne manque pas d'hôtels d'ailleurs tout le long de la rue principale.

J'en arrive à présent à la partie de beaucoup la plus inté-

ressante de mon excursion à New-Westminster et vais vous raconter ma visite au palais épiscopal. L'évêché catholique de New-Westminster a pour titulaire actuel M<sup>on</sup>seigneur d'Herbomez, O. M. I., le doyen des missionnaires de la Colombie, où il est arrivé l'un des premiers, sinon le premier, en 1851, pour évangéliser les sauvages. Je vous ai parlé de la prodigieuse fertilité des terres de la Colombie; les ouvriers de la vigne évangélique ont trouvé dans le cœur des bons sauvages Squamish, Stalos, Statlémer, Sishel et Shouswap, un sol non moins généreux. Le bon grain y a germé facilement et y a porté d'abondantes récoltes comme vous le verrez par la suite de ce récit. Quelles précieuses vendanges a déjà données cette vigne privilégiée ! Trente-sept années de missions ont épuisé les forces de Mgr d'Herbomez, qui attend aujourd'hui dans le repos forcé que lui impose sa faiblesse la céleste récompense de ses longs et fructueux travaux. Nous aurions considéré comme une grande faveur d'être admis à présenter nos respectueux hommages à Sa Grandeur; mais l'état de sa santé ne lui permet pas de recevoir de visites étrangères. Mgr d'Herbomez a depuis plusieurs années déjà pour coadjuteur, un de ses plus remarquables collaborateurs, Mgr Durieu, résidant en Colombie depuis 1854.

Comme tous les missionnaires de la Colombie continentale, à l'exception du Rév. Père Fay, curé de Vancouver, Mgr Durieu est un oblat de Marie Immaculée. C'est aussi un français et il a bien voulu faire à son compatriote le plus gracieux accueil en l'honorant de deux longues causeries familières, où le prélat s'est révélé charmant conteur, habile administrateur, missionnaire zélé, défenseur chaleureux de ses bons sauvages qu'il aime comme un père aime ses enfants et qui le vénèrent comme des enfants bien nés vénèrent leur père. Je crains de blesser la modestie de Sa Grandeur, mais la "Gazette des Campagnes" se publie si loin de New-Westminster, que peut-être jamais cette correspondance n'arrivera jusqu'à Eile. C'est une grande et noble figure que celle de cet apôtre de la Colombie; si l'Eglise en est fière comme l'ordre auquel il appartient, je me permettrai bien de glorifier ma pauvre France de produire encore de tels

hommes ; on se plaint trop souvent à la décrier et à la rendre responsable des déplorables errements de son gouvernement actuel ; mais c'est encore la pépinière de ces hommes de foi, de ces missionnaires au cœur ombragé du zèle des apôtres, et je me plais à espérer qu'en récompense du sang que ses enfants martyrs ont versé dans toutes les missions du monde, le bon Dieu lui pardonnera beaucoup, parce qu'elle a beaucoup aimé. La France est charité et l'œuvre de la Propagation de la foi, une œuvre nationale, il est vrai, mais une œuvre devenue universelle comme la religion qui l'a inspirée, trouve encore en France les  $\frac{2}{3}$  de ses souscriptions. Et quand il vous est donné à mille lieues de chez soi de constater le bien accompli par ces Français, soutenus par l'argent de la France, par ces prêtres, revêtus d'ornements sacerdotaux fabriqués par de pieuses mains françaises, celles des associées de l'œuvre des tabernacles, on a encore un peu, ce me semble, le droit d'être fier d'être Français.

Un autre missionnaire français, en Colombie depuis trente ans, le Rév. Père Fouquet, voulut bien se faire mon cicerone et me faire visiter les institutions charitables de la ville. L'hospice Ste-Marie où les Sœurs de la Providence de Montréal prodiguent à leurs malades ces soins attentionnés, dé-intéressés, et qu'on ne peut attendre que de pareils dévouements. Ah ! quelle rage diabolique inspire aux démons conseillers de la ville de Paris la laïcisation des hôpitaux ? L'aménagement de l'hôpital est fait d'après les derniers plans modernes ; rien n'y laisse à désirer ; quelle jolie vue de la vallée on a des chambres de la façade principale, quelle propriété ! quelle gaieté dans ces dortoirs, dans ces chambres privées ! c'est à donner envie de faire une petite maladie à New-Westminster.

La situation dominante du couvent, tenu par les sœurs de Ste-Anne de Lachine en fait un établissement excessivement recommandable au point de vue sanitaire ; l'installation en est également parfaite.

Le Rév. Père Fouquet est aumônier du pénitencier ; il m'y a conduit et m'en a ramené. Les habitants de ce local sont peut-être moins dignes d'intérêt que les malades de l'hôpital ; mais que de bien à faire parmi eux et quelle pitié

inspirent leurs misères morales ! On se préoccupe beaucoup de la moralisation de ces malheureux. Une chapelle catholique et une chapelle protestante tiennent le milieu de l'établissement. L'une ou l'autre doit être fréquentée par chacun des prisonniers. La plupart ont paru comprendre que la religion seule les pouvait rendre meilleurs et je suis touché du respect avec lequel ils saluent mon guide. Il n'y a que 35 convicts à New-Westminster. Leurs cellules sont propres et bien tenues. Elles forment, adossées l'une à l'autre sur deux rangs, une construction rectangulaire à quatre étages, enfermée dans un hall immense à 6 pans irréguliers, à l'intérieur duquel circule un couloir sur lequel les cellules ouvrent à chaque étage. Ces dernières sont fermées par des grilles à jour. Les convicts sont au travail ; les cellules ont un modeste mobilier ; dans quelques-unes on remarque un chapelet, un crucifix, quelques images religieuses et quelques livres de piété. Un convict malade est dans sa cellule, le Père lui tend la main, qu'il baise avec respect. Il se confessera et communiera à la Toussaint, à la fin de la semaine. Voilà pour le régime moral ; le régime matériel est aussi bien compris. Nourriture saine et abondante ; nous avons vu le repas préparé et il paraissait fort appétissant. Moins recherché et moins varié sans doute que celui qui nous était réservé, grâce aux soins de Mme Fitz Simons, la femme du gardien-chef, un solide Irlandais catholique, très bienveillant. M. Fitz Simons est un cultivateur émérite ; les vergers et les pépinières du pénitencier sont admirables. M. Fitz Simons est aussi un amateur de bétail, et ses vaches Durham, grâce à ses soins intelligents, sont de remarquables laitières. Il y a aux Etats-Unis des cultivateurs qui sont également partisans de la Durham comme vache à lait et j'ai vu publier de très beaux rendements en lait à la gloire des Durhams.

Je me proposais en commençant de vous donner des détails sur les missions sauvages de la Colombie ; cela m'en traînerait trop loin pour aujourd'hui. Ce sera pour le prochain numéro.

Le Rév. Père Fouquet, professeur de théologie au séminaire de New-Westminster, est un casuiste distingué. Tout

le monde sait qu'à l'état de nature les bons sauvages sont assez sales; ce n'est aussi un mystère pour personne que saleté engendre vermine, or ces petits animaux sont un régal pour les sauvages. Tous les goûts sont dans la nature. Devenus chrétiens, ces natures primitives ont eu un scrupule. Les poux sont-ils gras ou maigres? Peut-on en manger les jours d'abstinence? La question posée au Père Fouquet a été par lui résolue de la sorte pour ses néophytes scrupuleux:

Vendredi poux ne mangeras  
Ni les autres jours mêmement.

Que nos lecteurs me pardonnent, si en ces jours de fête où nous entrons je me suis cru permis de parler cuisine! Je n'y reviendrai plus.

#### LES MISSIONS A LA COLOMBIE ANGLAISE.

La Colombie Britannique est divisée, sous le rapport spirituel, en deux provinces ecclésiastiques, dont l'une comprend l'île de Vancouver, et l'autre la Colombie continentale. La première est aux soins d'un clergé séculier qui a pour chef actuel Mgr Lemmens, un Hollandais; la plupart des prêtres de l'île de Vancouver sont belges ou hollandais; on y compte cependant un canadien et un français, dont j'ai déjà parlé à nos lecteurs. Le siège de l'évêché est à Victoria. La Colombie continentale est érigée en vicariat apostolique et les missions sont confiées aux RR. PP. Oblats de Marie Immaculée. Le siège du vicariat est New-Westminster. Le titulaire est Mgr d'Herbomez, qui a pour co-adjuteur Mgr Durieu. Le vicariat comprend sept missions où résidences, d'où les zélés serviteurs de la Vierge Immaculée rayonnent pour l'exercice de leur apostolat.

La première en date et la plus importante de ces missions est celle de New-Westminster, où résident indépendamment des deux prélats, cinq Pères et deux Frères Oblats. Elle a été fondée sous l'invocation de Saint-Charles.

La même année s'ouvrait celle de l'Immaculée Conception sur le Lac Okanagan. Elle est desservie par deux Pères et un

Frère que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Kamloops, d'où part la route qui mène vers le sud-est, au lac Okanagan.

Matsqui, une station du chemin de fer Pacifique Canadien, sur le bas Fraser, vit en 1861, longtemps avant le chemin de fer, fonder la mission de Sainte-Marie, dont le Père Le Jacq parle ainsi dans une lettre à laquelle nous allons faire de nombreux emprunts :

“ Salut, Sainte-Marie ! lieu à jamais béni, où la plupart des pèlerins ont appris à connaître Dieu et ont reçu le saint baptême, tous te revoient avec bonheur ! Sainte-Marie est en effet, la place choisie en 1862 par Mgr d'Herbomez, pour être le rendez-vous des cinq peuplades environnantes ; là elles peuvent venir passer chaque année un certain temps à s'instruire de notre sainte religion. Pour y attacher les sauvages, Sa Grandeur y a établi deux écoles : une pour les jeunes filles, sous la direction des sœurs de Sainte-Anne, et l'autre pour les garçons, confiée aux Pères Oblats. Ces enfants régénérés et élevés chrétiennement n'ont pas peu contribué à la conversion de leur tribu. J'avais passé là deux jours en 1862 dans une cabane qui servit d'abri aux premiers missionnaires, sur le bord d'une forêt d'arbres séculaires. J'y revins en 1867 pour enseigner les vérités de notre religion aux nombreux indigènes qui y séjournaient l'hiver, non loin de leurs enfants. Tout en apprenant les prières et le catéchisme, ces braves gens nous aidaient à faire la guerre aux géants de la forêt, les couchant par terre et les détruisant par la hache et le feu pour faire place à des jardins potagers ou à des vergers.

“ Quel changement !..... La création d'une gare a forcé nos Pères à transporter nos écoles sur le second plateau de la colline, laissant l'église et les anciennes bâtisses sur le premier plateau, au bas duquel le Fraser roule sa grande nappe d'eau.....”

Trois Pères et deux Frères résident à Sainte-Marie.

En 1867, Saint Joseph était proclamé patron de la mission de William's Lake, sur le haut Fraser, où trois Pères et deux Frères représentent aujourd'hui les dévoués serviteurs de Marie. C'est la mission presque centrale. A Kootenay, aux confins sud-est de la province, est la mission de Saint-Eugène, fondée en 1876, entre le lac Kootenay et la rivière

Colombie, et occupée aujourd'hui par deux Pères et un Frère. La mission est devenue le centre d'un beau district agricole.

Trois ans auparavant, tout au nord, à 400 milles au moins de New-Westminster, les RR. Pères ouvraient, sous l'invocation de Notre-Dame de Bonne Espérance, la mission de Stuart Lake, au nord du 54<sup>me</sup> parallèle.

La dernière en date des résidences où deux Pères ont toujours résidé depuis, celle de Kamloops, est avec New Westminster la seule que j'aie visitée. Elle est l'une des trois situées sur le chemin de fer Pacifique Canadien. J'y reviendrai plus loin.

Je vous ai déjà dit que les révérends Pères Oblats avaient été particulièrement heureux en Colombie auprès des bons sauvages. Tout récemment les Annales de la propagation de la Foi qualifiaient cette mission d'oasis chrétienne, de chrétienté modèle. Les extraits suivants de la lettre déjà citée du Rév. Père Le Jacq feront comprendre à nos lecteurs que ces épithètes n'avaient rien d'hyperbolique.

C'est le compte-rendu d'une mission donnée aux sauvages à Sainte-Marie, en 1887.

“ Au printemps, Mgr Durieu annonçait aux sauvages des cinq tribus évangélisées par nos Pères de New-Westminster, qu'ils auraient à se réunir le 7 juin à Sainte-Marie, pour s'y préparer, par une retraite, à célébrer solennellement la fête-Dieu.

“ Cette nouvelle fut accueillie avec joie, et fut, dès ce moment, le sujet de toutes les conversations; on prépara d'avance les chandeliers, lanternes vénitiennes, lampions, fleurs artificielles, bannières, oriflammes, banderolles, tapis, poudre pour les canons, etc., etc.

“ Le détail de ces préparatifs arriva jusqu'à nous et excita la curiosité de nos Shouswaps. Quelques-uns manifestèrent le désir d'assister à la fête. Mais une distance de plus de deux cents milles les séparait de Sainte Marie. Heureusement les directeurs du chemin de fer canadien consentirent, pour une modique somme, à descendre et à remonter les sauvages qui voudraient prendre part au pèlerinage.

“ Le Rév. Père Marchal, de William's Lake, district situé

à cent vingt-cinq milles plus au nord, applaudit à cette offre gracieuse. Plusieurs de ces chrétiens, franchissant à cheval les deux cents kilomètres qui les séparent de la ligne ferrée, pourront ainsi participer à la fête, et la vie édifiante des sauvages du littoral fera plus d'impression sur eux que toute une année de sermons.

“ Désigné pour prêcher cette retraite, je descendis du Kamloops le 2 juin, pour rencontrer Sa Grandeur à l'embranchement de New-Westminster et l'accompagner au village squamish.

“ Le 3 juin donc, à 11 heures du matin, nous arrivons à Vancouver, terminus du chemin de fer canadien, sur les bords de l'Océan Pacifique. Juste en face, séparé de la ville des Blancs par un bras de mer qui a de deux à trois milles de largeur, se trouve le village indien. Quatre jeunes Squamishs nous attendent à la gare, pour prendre nos bagages et s'informer de l'heure à laquelle Monseigneur désirait faire la traversée.

“ L'heure du départ est arrivée. Je laisse ici la parole au *Journal de Vancouver* :

“ Vers 2 heures, les indiens de la mission furent aperçus s'avancant du côté de Vancouver pour aller à la rencontre de Mgr Durieu, qui était attendu. Un grand nombre de nos concitoyens furent bientôt sur le quai d'où ils pouvaient voir la démonstration. Environ cinquante canots composaient la flotte indienne; disposés en fer à cheval, décorés de drapeaux, de banderolles, d'oriflammes, ils offraient un charmant coup-d'œil. Quatre gros canots prirent les devants : l'un était monté par les jeunes filles vêtues en bleu, l'autre par des jeunes gens avec des surtouts rouges, le troisième avait à bord la fanfare indienne, et le dernier, au milieu duquel se trouvait un siège d'honneur pour Sa Grandeur, était occupé par le chef et les sous-chefs de la tribu. Vu de la ville, ce cortège formait un tableau pittoresque des plus intéressants. Mgr Durieu, escorté du Père Fay, les attendait au débarcadère, et quand Sa Grandeur mit le pied sur le bateau, un coup de canon retentit. La fanfare exécuta un air plein d'entrain et la flotte se dirigea vers la mission avec une lenteur majes-

“ tueuse. Pendant la traversée, un coup de canon était tiré  
“ tous les cinq minutes, et quand Monseigneur mit pied à  
“ terre, il fut salué par trois salves d’artillerie. Sa Grandeur  
“ doit demeurer au village jusqu’au 7 juin, Elle accompa-  
“ gnera ensuite les indiens dans leur visite à Sainte-Marie.

“ Les indiens avaient dressé sur le rivage un arc de triomphe. Ils avaient disposé au-dessous un trône pour Monseigneur et deux chaises pour ses assistants. C’est là que se fit la réception, et, malgré la pluie, on procéda à la cérémonie traditionnelle du “ serrement de la main.” Tous défilèrent courbant le genou devant Monseigneur, baisant l’anneau, se relevant ensuite pour lui toucher la main. Enfin on termina par la visite à l’église.

NN. SS. les Archevêques de Saint-Boniface et de Montréal, accompagnés du grand missionnaire du Nord-Ouest, le Rév. Père Lacombe, Oblat de Marie-Immaculé, ont voulu cet automne faire une courte visite à la Colombie britannique. Informés à temps, les sauvages du littoral se sont réunis au village indien, près de Vancouver, pour saluer leurs illustres hôtes. Grand fut l’étonnement de ces prélats et du missionnaire devant la transformation opérée. L’excellent Père Lacombe ne put retenir ses larmes. Il pleurait de joie et de tristesse : de joie en voyant des indigènes si bien formés, si bien instruits, et de tristesse en les comparant aux sauvages du Nord-Ouest pour lesquels il se sacrifie.

“ Le 7 juin, jour du départ pour Sainte-Marie, tout le monde fut debout de grand matin. Les messes dites, le village se met en mouvement pour emballer non seulement les vivres, les ustensiles de cuisine, les lits et la tente, mais encore tout ce qui était de nature à rehausser l’éclat de la solennité. Mgr Durieu désigne ceux qui doivent rester pour garder le village et prendre soin des malades. Les jeunes gens transportent le bagage à la gare du chemin de fer. La joie est peinte sur tous les visages. Seuls, les chrétiens de la tribu Tlayamin étaient dans la tristesse. Monseigneur leur avait défendu de monter à Sainte-Marie et de prendre part à la fête. C’était une pénitence qu’il leur infligeait pour certains désordres publics et pour un commencement d’insubordination envers leur missionnaire. “ C’est pour pleurer

“ sur les affronts que vous avez causés à Notre Seigneur, ” leur avait dit le prélat, “ que les bons sauvages se réunissent à Sainte-Marie. J’aurais honte de vous présenter avant que vous n’ayez extirpé jusqu’à la moindre racine du mal. Retournez sur vos terres le cœur confus et décidés à prouver par une conduite irréprochable, que vous ne nous causerez plus de peine. Vous vous rendrez ainsi dignes d’être associés à ceux dont toutes les aspirations sont d’aimer et de réjouir le cœur de Jésus-Christ. ”

### MISSION DE SAINTE MARIE.

“ On quitte le village vers les dix heures. En un instant la baie est couverte de canots et de bateaux qui se dirigent vers la gare. Nous étions à peu près quatre cents. Les blancs de la ville de Vancouver sont accourus pour voir le pèlerinage. La fanfare est l’objet de l’admiration universelle. On se pressait autour des musiciens, on se demandait : Sont-ce des indigènes ? j’entendis des exclamations comme celle-ci : C’est magnifique !..... Je n’aurais jamais cru..... Je n’ai jamais rien vu de pareil..... En effet, quatorze sauvages qui exécutaient avec une précision remarquable des airs connus du public était quelque chose de nouveau et de surprenant, surtout lorsque le maître de musique n’est qu’un jeune homme, ancien élève de Ste-Marie.

“ Enfin on va partir, la locomotive siffle, la cloche sonne, le train se met en mouvement. Nos chrétiens étaient impressionnés, leur figure devint blême. Cela se comprend, c’était la première fois qu’ils allaient en chemin de fer. Si Monseigneur et ses missionnaires n’avaient pas été là, la plupart n’auraient jamais osé s’embarquer. Mais cette impression pénible ne dura pas longtemps. Peu à peu ils se rassurèrent, les fronts se déridèrent et on commença à causer. Nous marchions rapidement entraînés par deux locomotives. A chaque station, la fanfare faisait entendre un morceau de musique. A l’embranchement de New-Westminster, notre train voit s’ajouter un autre char rempli de pèlerins. Je ne vous décris pas le pays à travers lequel nous passons. Hâtons-nous d’arriver à Sainte-Marie.

“ Tous les chrétiens Stalos, tribu du Fraser, y sont déjà

réunis sous la conduite de leur missionnaire. Ils nous attendent à la gare pour présenter leurs hommages à Monseigneur et souhaiter la bienvenue aux pèlerins. Les employés du chemin de fer et les voyageurs qui étaient dans le train restent stupéfaits à la vue de cette foule de sauvages, tous vêtus comme des Européens, à l'air noble, intelligent, respectables, rangés en ligne, village par village, chaque chef à la tête de ses gens ; les enfants portent des oriflammes, les garçons ressemblent à de petits soldats de la marine anglaise et les filles, avec leur robe bleue, ont l'air de religieuses. L'ensemble offre un coup-d'œil ravissant. Le train s'arrête et dès que Monseigneur paraît, les canons apportés par les Stalos pour la circonstance font retentir les échos d'alentour. Le capitaine John, bon sauvage, qui commande des jeunes gens habillés en soldats anglais pour servir d'escorte à Sa Grandeur, se présente en grand uniforme de capitaine, tenant le sabre haut, et accompagne Monseigneur pendant la cérémonie si belle, si simple, et si chère aux sauvages de se toucher la main.

“ Dès le soir, les exercices de la retraite commencèrent par le sermon, la bénédiction du Saint Sacrement et la prière en commun. L'église étant trop petite pour contenir cette foule on dut le lendemain partager l'auditoire en trois sections : les gens de la mer, les gens du Fraser et ceux de Douglas. Chaque groupe remplissait tour à tour l'église. On eut également à disposer, en plein air, une place assez spacieuse pour les exercices communs. ”

“ Le 9 juin, par le train du matin, nous attendions le R. P. Marchal, missionnaire de William's Lake, et le R. P. Lejeune, missionnaire de Kamloops, avec une escouade de leurs sauvages. Mgr. Durieu tenait à leur faire une réception dont ils se souviendraient longtemps et qu'ils aimeraient à raconter à leur tour à leur pays. A 10 heures on s'ébranle. Les canonniers courent à leurs postes et préparent leurs pièces, les musiciens prennent leurs instruments et se rangent autour de leur maître. Les chefs s'avancent, les enfants s'emparent de leurs oriflammes, le capitaine John accourt avec ses soldats.

“ Le train est signalé, chacun prend sa place dans la haie

vivante et serrée aux abords du débarcadère. Monseigneur, entouré de ses missionnaires, est debout à la tête de la colonne. Dès que le train s'arrête, les canons grondent, la fanfare joue, les drapeaux se balancent en l'air en souhait de bienvenue. Les sauvages de l'intérieur, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, croient rêver. Tirés enfin de leur stupeur par les missionnaires, ils se rangent à leur suite pour baiser l'anneau de Monseigneur et serrer la main aux chrétiens. De là ils vont assister à la messe.

“ A leur sortie de l'église, le jeune Père Chirouse les conduit vers l'emplacement réservé pour leur campement. Les sauvages du Fraser, les regardant comme leurs hôtes, leur rendent tous les services qu'il est en leur pouvoir ; les uns transportent les bagages, les autres dressent les tentes ; on apporte du bois, on allume le feu, on prépare des provisions, on tapisse la tente d'une bonne couche de branches de sapin. Quel est le nombre de ceux qui ont pris part à la fête ? On s'accorde à dire qu'ils étaient au moins trois mille, sans compter les blancs et les métis.”

“ Le lendemain matin, vendredi, notre divin Sauveur dut être bien consolé par la fervente communion des associés de la Garde d'Honneur. Cette confrérie, établie depuis quelques années parmi les sauvages du district de New-Westminster, compte aujourd'hui un grand nombre de membres. Une des fins principales qu'on s'est proposées, c'est de former une phalange d'élite, composée de vrais et solides chrétiens. Sont admis seulement ceux qui après une année d'épreuve, sont publiquement jugés capables de faire honneur à Jésus-Christ. Aussi sont-ils des modèles de vertu : ils donnent de leur pauvreté pour la décoration des temples, s'enrôlent dans l'Œuvre de la Propagation de la foi, et prennent en toute occasion la défense de Jésus-Christ, de sa religion et de ses ministres. L'affection qu'ils ont pour leur heure de garde est touchante. S'ils se trouvent au village, ils vont la passer à l'église ; s'ils sont loin, ils se mettent à genoux dans leur tente, dans leur canot, dans les bois : leur esprit se transporte alors auprès du tabernacle et ils s'entretiennent avec Dieu comme des enfants avec leur père.

“ Cependant, dans l'après-midi, un va-et-vient se fait au-

tour de la chapelle extérieure. L'autel est paré de ses plus belles décorations, une corbeille de médailles du Sacré-Cœur suspendues à un ruban rouge est déposée sur cet autel : une réception de Garde d'Honneur se prépare.

“ La grande cloche annonce aux sauvages l'exercice du soir. En quelques instants tout le monde est réuni. Les élus admis à s'enrôler dans la confrérie se rangent près de la balustrade. Derrière eux viennent les anciens gardes d'honneur ayant un cierge à la main. Mgr. Durieu, revêtu des insignes pontificaux, fait un discours et procède à la bénédiction des médailles. Il bénit le cierge que le garde d'honneur doit tenir allumé, en certaines circonstances. Les élus s'agenouillent, et quand Sa Grandeur se tourne vers eux, ils prononcent ensemble la formule de leur enrôlement. Monseigneur leur passe au cou la médaille. Le cantique de la Garde d'Honneur est chanté en quatre idiomes différents, en squamish, en stalo, en stlatliémer et en sishel.

“ Le samedi, à neuf heures, messe solennelle de “requiem” pour tous les défunts des tribus présentes à la retraite. Ici il n'y a pas de chantres, parce que tous, hommes, femmes et enfants, ont appris ces chants par cœur et les exécutent avec un ensemble admirable. Mgr. Durieu donne l'absoute devant un catafalque vraiment monumental que chaque tribu a contribué à orner. Ajoutez à cela le chant grave, majestueux du “ Libera ” répété par cette foule émue, et dites-moi s'il n'y a pas là de quoi toucher !

“ Après l'absoute, la procession au cimetière s'organise. Les sauvages de la mer, deux à deux, prennent les devants, puis viennent ceux du Fraser, ensuite ceux de l'intérieur. Chaque tribu chante et prie alternativement dans son idiome, au pied de la grande croix, à l'ombre de laquelle dorment les morts, attendant le jour de la résurrection. Je monte sur un banc, toute l'assistance s'assied sur le gazon, et je lui adresse un discours de circonstance. Comme j'étais heureux et fier de parler à ces bons sauvages, si attentifs, si recueillis et déjà si impressionnés par la cérémonie ! ”

“ Le dimanche était fixé pour la communion générale : aussi le samedi fut-il employé aux confessions. Nos sauvages ont l'habitude de faire en commun leur préparation. Ils

se réunirent donc autour de leur directeur respectif, qui dans la chapelle provisoire en plein air, qui dans un local approprié à cet effet, dans le camp. Six Pères sont occupés jusque bien avant dans la nuit.

“ Le matin, Monseigneur célébra la messe. Les actes avant et après la communion entremêlés de chants, étaient récités avec ensemble et piété ! Il y avait dans le ton quelque chose qui vous allait droit au cœur. Notre-Seigneur qui, durant sa vie mortelle, avait une prédilection marquée pour les pauvres et les petits, dut être content de reposer dans le cœur si bien préparé de ces déshérités de la nature. Avec quel respect ils se présentaient à la sainte table ! Quelle foi en recevant la sainte Hostie ! Une joie douce brillait sur les visages. A cette vue, on se rappelait les paroles du prophète : “ Vous passerez avec joie aux sources du Sauveur. ” J’oubliais de vous dire que ces bons chrétiens, par révérence pour le Dieu de l’Eucharistie, ont un vêtement qu’ils ne portent que le jour de leur communion. Le jour fini, ils le serrent dans une cassette. ”

“ A cause de la pluie, la procession en l’honneur du Sacré-Cœur fut remise au lundi. Le temps était couvert, mais sec et sans vent. Le cortège se déroule en remontant la colline. Mgr. Lootens, évêque titulaire de Castabala, porte le Saint Sacrement. Mgr. Duriën et ses assistants suivent le dais soutenu par quatre gardes d’honneur. Vingt-quatre autres gardes portent des flambeaux. Les soldats du capitaine John saluent Notre-Seigneur à sa sortie de l’église par une décharge de leurs fusils. Devant le Saint Sacrement sont groupés douze thuriféraires et douze fleuristes. Nous marchions entre deux haies de verdure. Des lanternes vénitiennes suspendues aux guirlandes se balançaient gracieusement. La procession avançait avec une lenteur majestueuse. Heureux sauvages ! Ce même Jésus que le peuple d’Israël acclamait à son entrée dans Jérusalem, ils avaient le bonheur de l’accompagner dans son triomphe. Eux aussi chantaient leur “ hosanna, ” tantôt en latin, tantôt dans leur langue nationale, tridus par tribus. A intervalles prévus d’avance, la fanfare célébrait seule les louanges de Dieu. ”

“ La retraite et la fête étaient finies. Le lendemain matin,

on commença à se débânder. Les sauvages du Frazer remontèrent ou descendirent le fleuve dans leurs canots, pour rentrer dans leurs villages. Je partis en chemin de fer pour New-Westminster avec mes pèlerins, tandis que Mgr. Durieu accompagnait les Sishels et les Squamishs jusqu'à Vancouver.

“Continuez à prier pour moi et pour les sauvages qui me sont confiés et que le bon Dieu vous tienne en sa sainte grâce !”

---

ERRATUM.

---

No. 37, page 85, 3<sup>me</sup> alinéa, au lieu de Sœurs de la Providence de Montréal, lisez : Sœurs de Ste-Anne de Lachine.

---

# MGR LORRAIN A CALLANDER

(*La Vallée d'Ottawa.*)

---

## ERECTION D'UNE NOUVELLE PAROISSE

---

Dimanche, le 4 courant, (avril 1886), était un jour de fête pour la mission de Ste-Philomène.

Mgr. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, venait, pour la troisième fois dans huit mois, rendre visite aux colons disséminés dans les environs des lacs Talon et Nosbonsing.

Sa Grandeur mettait le comble à leurs vœux en venant elle-même ériger en paroisse la mission dite de Ste-Philomène du lac Talon.

Cette mission qui compte au-delà de 150 familles, est l'œuvre des Rév. Pères Oblats, et spécialement des Pères Dalliage, Emery et Legault.

\*.\*

Puisque la direction spirituelle de cette mission passe maintenant aux mains de Mgr. l'Évêque de Pembroke, qu'il me soit permis de témoigner publiquement aux Rév. Pères Oblats, au nom de tous les colons de Ste-Philomène, combien nous leur sommes reconnaissants du soin qu'ils ont pris de nous, des efforts qu'ils ont faits pour nous faciliter les moyens de remplir, au sein de la forêt, les principaux devoirs que la religion impose à ses enfants.

Nous conserverons un souvenir tout particulier du Rév. Père Moïse Legault, le dernier de nos missionnaires. Nous n'oublierons jamais la bonté toute paternelle avec laquelle il nous a traités ni la sincère affection qu'il nous porte encore, et dont certainement il est bien payé de retour!

Nous serions des ingrats, si nous oubliions jamais que c'est par dévouement pour nous qu'il a ruiné sa santé, au

point de se voir forcé de renoncer à l'exercice du saint ministère. Mais, Dieu merci ! nous possédons cette mémoire du cœur qu'on appelle la reconnaissance.

Or, chez les colons, la reconnaissance ne pouvant s'épancher au dehors par des paroles brillantes ni par des phrases calculées avec soin, ce sentiment n'en demeure que plus profondément gravé dans le cœur, qui en conserve religieusement le souvenir.

\*.\*.\*

Sa Grandeur était accompagnée du nouveau curé, le Rév. M. Ths. G. Gagnon, ci-devant de l'évêché de Pembroke.

M. le curé qui a fait ses études au collège de Joliette, est l'un de ces nombreux sujets que le diocèse de Montréal fournit, non-seulement à toutes les parties de la Puissance, mais r éme à un grand nombre de paroisses des Etas-Unis.

Puisse Dieu continuer de susciter, parmi la jeunesse de nos collèges, de nombreuses vocations religieuses, car la moisson est abondante, mais, dans le champ du père de famille, beaucoup de froment se perd, faute de moissonneurs pour le recueillir !

\*.\*.\*

En revenant de nouveau au milieu des colons de Callander, Mgr. Lorrain n'avait pas seulement en vue l'érection de la nouvelle paroisse et l'installation du curé.

Sa Grandeur voulait encore, en témoignant tant d'intérêt aux colons, stimuler leur zèle et les engager à redoubler d'efforts pour pousser avec vigueur les travaux, afin que sous la direction intelligente du curé, la nouvelle église, la sacristie et le presbytère soient au plus tôt en état de servir à leurs fins respectives.

De prime abord, cette tâche semble bien au-dessus de ce que permet l'état financier de la nouvelle paroisse, mais Monseigneur compte plus sur la Providence que sur les hommes.

Sa Grandeur sait aussi les prodiges qu'ont de tout temps enfantés l'esprit de sacrifice, l'abnégation chrétienne, et Elle escompte volontiers le zèle, la piété et le dévouement des colons.

Il y a tout lieu de croire que Sa Grandeur ne sera pas trom-

pée dans son attente, car les travaux sont déjà commencés, et semblent vouloir être poussés avec vigueur.

\* \* \*

Si l'installation du premier curé de Ste. Philomène ne s'est pas faite avec toute la pompe et le cérémonial que cette circonstance mémorable semblait exiger, la joie des colons n'en a pas été moins grande.

Quel bonheur pour ces braves gens, qui ont abandonné leurs parents, leurs amis, les comforts de la civilisation, pour s'enoncer au milieu de la forêt et travailler courageusement sous l'œil de Dieu, à la fondation d'une nouvelle paroisse, de voir enfin leurs vœux exaucés, et le curé venir résider au milieu d'eux. Quel triomphe pour eux, et quel encouragement au milieu de leurs rudes et pénibles travaux !

Quelle gloire aussi, quel honneur pour ces gens courageux qui, au lieu de végéter au milieu des grands centres ou de passer aux Etats-Unis, ont réussi, à force de travaux et de sacrifices, à créer au sein de la solitude cette florissante paroisse.

\* \* \*

Le gouvernement fédéral n'a pas cru trop faire en donnant une gratification de \$20,000 au général Middleton pour avoir prouvé sa reconnaissance de ce qu'il était allé, au coût énorme de \$5,000,000 et de la vie d'une soixantaine de soldats, casser la tête à une centaines de sauvages et les refouler dans les réserves qui leur étaient assignées.

Quelle gratification donnera-t-il à ces braves colons qui, sans coûter un seul sou au gouvernement, sans répandre une seule goutte de sang, ont refoulé les sauvages dans leur réserve de Sturgeon-Falls, se sont emparés du territoire de classe environnant les limites de cette réserve, et l'ont transformé en de fertiles campagnes, qui vont rapporter sous peu un bénéfice considérable au pays ?

C'est ce que l'avenir nous apprendra.

\* \* \*

En attendant, les colons sont heureux de voir le prêtre se

fixer au milieu d'eux. Ils sentent que l'isolement n'est plus à craindre, puisque les secours religieux dont ils peuvent avoir besoin, leur arrivent maintenant de tous côtés, et plus nombreux que jamais.

L'avenir de leur paroisse est désormais assuré.

\*.\*\*

\* Le nouveau curé de Nosbonsing, c'est le nom du bureau de poste, quoique la station du chemin de fer s'appelle Callander, est en même temps chargé de la desserte de la mission de Lévesqueville.

Dans cette mission sont compris tous les colons des townships de Ferris et Chilsom jusqu'au lac Nipissing, qui forme en cet endroit la limite occidentale du vicariat apostolique de Pontiac.

Callander et Lévesqueville formeront plus tard deux magnifiques paroisses, situées aux extrémités opposées du lac Nosbonsing, jolie nappe d'eau de neuf milles de longueur sur quatre de largeur.

Voilà pourquoi Mgr. Lorrain a voulu les placer immédiatement sous la direction d'un curé. C'est là en effet un excellent moyen d'assurer leur prospérité et leur rapide développement.

Les Canadiens aiment à se grouper autour de la croix, à construire leurs demeures à l'ombre tutélaire du signe sacré de la rédemption du genre humain.

C'est là surtout que *L'union fait la force* !

Que tous les braves et honnêtes cultivateurs qui se sentent à l'étroit chez eux viennent donc nous rejoindre.

Grâce à l'énergie et au dévouement de Mgr. Lorrain pour la colonisation, ils trouveront ici toutes les facilités possibles d'opérer leur salut, et tout en jetant pour leurs familles les bases solides de leur prospérité future, ils auront encore le mérite et la gloire d'avoir travaillé efficacement à la consolidation de notre grandeur religieuse et nationale, au sein de la Puissance.

Un Canadien français et catholique peut-il ambitionner davantage ?

UN COLON.

# MISSIONS D'AFRIQUE.

*(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)*

---

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU HAUT-CONGO.

---

Lettre du R. P. GUILLEMÉ,

Missionnaire à Kibanga (Haut Congo)

AU T. R. P. DEGUERRY, supérieur général de la Société des missionnaires d'Afrique (d'Alger).

A force de chercher à vous mettre au courant de tout ce que nous faisons dans nos lointaines missions, je crains de devenir comme ces bons vieillards qui, racontant toujours et toujours les mêmes choses, ne réussissent qu'à ennuyer ceux qui les écoutent et à donner l'envie de dormir. Néanmoins, puisque vous me le demandez, je ne puis refuser, à charge pour nos chers novices de réparer par leurs prières, le temps que je perds à couvrir quelques feuilles de papier.

En devenant missionnaire dans l'Afrique équatoriale, on devient grand voyageur, vous le savez ; pour ma part, je l'ai éprouvé dès mon arrivée. L'énumération des voyages accomplis dans les dix premiers mois qui suivirent mon installation à Kibanga, sans parler des courses apostoliques régulièrement faites aux environs de la mission, vous le prouvera : deux voyages à Oujiji, 16 jours ; un à l'Ouzigué, 18 jours ; un à l'Ougomo, 8 jours ; deux dans la presqu'île d'Ouhouari, 12 jours ; un à l'Ououndi, 8 jours ; enfin, un dernier au sud par Karéma et Mpala, 40 jours.

L'impression que j'ai rapportée de tous ces voyages qui m'ont permis de visiter la plus grande partie des tribus riveraines du lac Tanganika, restera longtemps gravée dans ma mémoire comme le plus grand stimulant au zèle apostolique.

Partout, au milieu de ces peuplades nègres, aux mœurs différentes, aux coutumes variées, mais aux habitudes égale-

ment grossières et sauvages, conséquence inévitable de la dégradation morale où elles sont tombées, j'ai vu le démon à travers l'humanité et le Bon Dieu à travers la création. Car partout, les beautés de la nature des tropiques avec sa grandiose végétation louent Dieu à leur manière et élèvent naturellement le cœur. Les oiseaux, dans leurs hymnes peu variés, rendent hommage au Dieu qui les a créés et leur donne de splendides couleurs, tandis que l'homme plongé dans l'idolâtrie ne semble connaître que d'avilissantes superstitions.

Si, en courant, on risque fort de s'écarter quelquefois de la modestie ecclésiastique si recommandée par le concile de Trente et les maîtres de la vie spirituelle, en revanche, l'Afrique équatoriale, avec l'influence débilitante de son climat, les ardents rayons du soleil, les fatigues inhérentes aux courses exigées par notre apostolat, vous imprime bien vite son cachet, et cette effluve exubérante d'activité ordinairement propre aux jeunes et ardents missionnaires qui ne demandent que des âmes et de l'espace pour se dépenser, diminue malheureusement trop vite ici ; l'ardeur du zèle pour le salut des pauvres nègres ne change point sans doute ; mais assez souvent les forces manquent pour faire tout le bien que l'on voudrait. Ah ! que ne sommes-nous plus nombreux afin de sauver plus d'âmes !

*Voyage dans la presqu'île d'Oubouari. — Dans la forêt. — Les chasseurs d'esclaves.*

Après cette longue digression, j'arrive au sujet de ma lettre et je veux vous donner quelques détails sur un de mes voyages dans la presqu'île d'Oubouari. J'étais en compagnie du bon Frère Jérôme, qui, en ce moment, devenu maçon pour la circonstance, bâtit une maison en pierres et des dépendances en briques pour loger nos enfants.

Notre but était la recherche de bois de construction dans les montagnes de la presqu'île. Huit nègres des plus vigoureux nous accompagnent. Armés de leurs haches plus ou moins primitives, ils nous servent de guides à travers les bois et les sentiers et nous ouvrent un passage dans un fourré inextricable de lianes épineuses. Parvenus au sommet et

garantis contre le soleil, nos nègres bucherons travaillent sous la direction du Frère, pendant que j'explore les villages indigènes bâtis sur les contreforts de la montagne. Ces braves nègres, effrayés et surtout fatigués des exactions commises sur eux par les Wanguanas (nègres musulmanisés de la côte), vrais pirates du Tanganika, ont quitté la plaine pour se fixer sur ces hauteurs escarpées. Sectateurs du Coran pour tous les points qui ne les gênent point, ces brigands ne se croient pas seulement excusables de commettre sur des païens des outrages de toutes sortes ; mais leur religion, enseignant que ces actes sont méritoires aux yeux d'Allah, que couper la tête à un chrétien est un signe de prédestination au paradis de Mahomet, ils ne connaissent plus de frein. Aussi, il n'y a pas de village où l'on n'entende les plaintes suivantes : Les Wanguanas ont volé ma femme, pris mon enfant, emmené ma fille en esclavage pour les vendre à Oujji.

Réfugiés sur le sommet de ces montagnes, d'ailleurs très fertiles, ces braves gens cultivent le maïs et trouvent là une agréable aisance suffisante pour leurs besoins, d'ailleurs très limités. Leurs bananiers, plantés dans les ravins humides, donnent de magnifiques récoltes, et, le soir, descendant de la montagne, ils sortent leurs petites embarcations cachées dans les hautes herbes pour aller sur le lac se livrer à une pêche toujours fructueuse, vu l'abondance du poisson dans les eaux du Tanganika.

*Excursions dans la montagne.—Une distribution de dragées.—  
Chasse aux maraudeurs.—Une scène de sauvages.—Préju-  
gés des nègres à propos d'un singe.*

Deux jeunes chrétiens m'accompagnent, l'un porte mon sac où se trouvent mon bréviaire, quelques médicaments des plus usuels et un petit flacon qui renferme le remède par excellence avec lequel j'ai déjà augmenté le nombre des petits anges qui maintenant au ciel prient pour leurs frères déshérités ; l'autre est armé de mon fusil, car il n'est pas prudent de s'aventurer sans défense dans ces montagnes où le tigre et les autres bêtes féroces sont communs même en plein jour. Je visitai les villages des environs, parlant du Bon Dieu

à tous les habitants, de la récompense destinée aux bons et des châtimens réservés aux méchants, apprenant le signe de la croix aux enfans, encourageant les jeunes gens plus instruits, consolant les malades, préparant au baptême et à l'éternité des vieillards sur le bord de la tombe. Je suis au milieu de tous les habitants réunis qui m'écoutent avec attention, les uns sont assis, les autres sont accroupis à la manière nègre, quelques-uns sont debout appuyés sur leurs lances. Si on entamait au hasard diverses questions, toutes cependant aboutissaient finalement à Dieu, comme tous les fleuves finissent par tomber dans l'océan.

Les petits enfans encore portés sur les bras de leurs mères se blottissent auprès d'elles, un peu effrayés par la présence de cet homme qui n'avait point la couleur de leurs papas et tout de blanc habillé. Je leur offris quelques grains de sel, sucre du pays. C'est comme une distribution de dragées faite aux bambins de France. Aussi, dans toutes nos tournées, nous avons soin d'avoir nos poches bien garnies de ce condiment, le *nec plus ultra* des douceurs connues par les nègres, afin de récompenser les petits négrillons qui feront bien le signe de la croix ou ne craindront pas de dire bonjour. D'ailleurs en même temps le Bon Dieu donner à ces pauvres noirs le sel de la sagesse dont ils ont si grand besoin !

Un jour, j'étais dans un de ces villages, les habitants étaient occupés à défendre leurs champs de maïs contre les nombreux singes de la forêt qui viennent voler les épis pour aller ensuite les manger au haut d'un arbre sous les yeux du propriétaire.

“ Va, me dit un nègre, disperse ces voleurs et nous viendrons tous prier avec toi et écouter les paroles que tu nous diras du Bon Dieu. ” Peu content moi-même de ces prétendus ancêtres dont le diable se servait pour retenir loin de moi des gens qui avaient si grand besoin et si bonne envie de m'écouter, je prends le fusil porté par le chrétien qui m'accompagnait et me dirige vers l'arbre indiqué ; là plusieurs singes réunis, se croyant à l'abri de mes coups, jouaient, gambadaient, faisaient mille tours de gymnastique plus ou moins curieux ; je vise le plus gros, je tire et l'animal tombe dans la broussaille, où les nègres vont le chercher pour l'achever à coups de lance. On l'emporte immédiatement dans

le village, où toute la population réunie chante, danse autour de la bête appartenant, je crois, au genre des cynocéphales.

Les nègres, oubliant, dans leur joie, le respect et la retenue qu'impose ordinairement chez eux la présence du missionnaire, faisaient pleuvoir sur l'animal les injures les plus grossières, qui, répétées ici, n'offenseraient pas seulement les oreilles pieuses, mais feraient même monter le rouge au visage d'un sapeur. Voici quelques-unes de leurs invectives qui peuvent être répétées :

“ Singe des bois, quand finiras-tu de voler notre maïs et nos patates ? Serons-nous donc toujours obligés de te nourrir ? Nous ne pouvions te vaincre avec nos lances et nos flèches, mais le Blanc, de son œil gauche, avec son arc qui voit le feu, a su te faire mourir. Désormais perché sur les arbres, tu ne mangeras plus notre maïs ; tes yeux éteints ne nous regarderont plus pour nous faire la grimace ; ta peau nous servira d'habits et la graisse que tu as amassée en déroband nos produits sera jetée en pâture aux crocodiles du lac.” Tout cela était accompagné de gestes, de sauts, de contorsions indescriptibles.

Les nègres du Tanganika croient que le singe est invulnérable, aussi se gardent-ils bien de le poursuivre. “ Nos pères, disent-ils, nous ont appris que, si nous lançons nos armes contre cet animal dans le corps duquel ni lance ni flèches ne peuvent pénétrer, elles reviendraient contre nous pour nous faire mourir victimes de notre imprudence.”

Le calme rétabli dans le village, je tâchai de prouver par mes paroles à ces braves gens ce que mon fusil avait déjà si évidemment démontré, c'est-à-dire la futilité de cette superstition. Tous avouèrent que j'avais raison ; mais les abandonneront-ils pour cela ? Il est permis d'en douter. Nous voyons tous les jours que rien n'est opiniâtre et difficile à déraciner comme une croyance populaire et traditionnelle. Car ici, aussi bien qu'en Europe, elles se réfugieront sans doute pour des années dans un conte de bonne femme ou même dans un jeu d'enfants.

*Au catéchisme—Parfums du pays.—A propos des souliers.—  
Une prière.—Les Normands du Haut-Congo.—Une querelle  
de ménage accompagnée de coups de bâton.*

Après cette scène, si j'étais peintre, je vous montrerais un tableau d'un tout autre genre. Nous sommes au catéchisme et à la prière. Le village n'étant point encore doté d'une salle commune ou hangar appelé ici *Baraza* et destiné aux conseils et aux instructions religieuses, nous nous réunissons au pied d'un magnifique *Ficus* aux larges feuilles. Accroupi sur une natte comme tous mes auditeurs, le tronc de l'arbre me sert de dossier. Le chef, brave homme à la physionomie quelque peu placide, est là, assis près de moi, pour appuyer mes paroles et expliquer mes enseignements que sa haute position semble l'obliger à mieux comprendre. Devant nous, rangés en cercle, sont les habitants du village, hommes, femmes et enfants. Tous, abondamment frottés d'huile ou de beurre, exhalent une forte odeur de graisse à laquelle le nez délicat d'un Européen a beaucoup de peine à s'habituer. Chaque pays a ses modes particulières : ici il est de bon ton pour recevoir un haut personnage d'être ruisselant d'huile, et une toilette d'apparat n'est pas complète s'il y manque une forte couche de beurre rance, parfum du pays. D'ailleurs, ce qui, au milieu des raffinements de toutes sortes inventés par la mode européenne, serait en Europe choquant au dernier chef, ici ne surprend personne. Et cela se comprend facilement quand on connaît la distance énorme et les difficultés sans nombre qui empêchent nos populations de communiquer avec les pays civilisés.

C'est pourquoi ces pauvres sauvages convertis arriveront aussi bien que nous au ciel, quoique vêtus de simples loques ou de peaux de bêtes. D'ailleurs, comme ils le disent eux-mêmes, nous serons bien obligés, nous autres Européens pour entrer au ciel, de tirer nos souliers, ce meuble inconnu chez eux, qu'ils regardent comme fort embarrassant et complètement inutile.

\* \* \*

Dans ces réunions, le plus beau moment et le plus tou-

chant est celui où ces sauvages demi-nus se mettent à genoux pour réciter cette prière, résumé de notre foi et composée en leur langue :

“Je crois qu’il n’y a qu’un seul Dieu, qu’en Dieu il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Je crois que Dieu le Fils s’est fait homme pour nous sauver, que Dieu punit les méchants et récompense les bons, etc.”

La prière terminée, des groupes se forment, et ordinairement l’on commente les paroles entendues au catéchisme, souvent d’une manière très pittoresque selon le caractère de la langue nègre qui affectionne les images et les comparaisons.

Je venais d’expliquer les commandements de Dieu et j’avais montré de mon mieux que, par le premier, Dieu défend le culte rendu aux idoles et les offrandes ou sacrifices faits aux téniches. J’avais appuyé tout particulièrement sur le précepte qui défend de voler, car les nègres, il faut bien l’avouer, sont un peu voleurs.

—Nous avons compris, dit un gros nègre à la figure un peu brutale et qu’on eût dit taillée à coups de hache, voulant faire remarquer à ses compatriotes les points sur lesquels il avait eu à souffrir. Ecoutez bien, vous autres, Bwana, le maître l’a dit : Chacun son champ, chacun sa femme.”

Le pauvre homme ne disait pas cela sans raison, car tout dernièrement un maraudeur de nuit avait dévasté ses cultures de manioc. Ensuite, hélas ! que de misères depuis son entrée en ménage ! Il vint me raconter tout cela pour m’intéresser à sa cause.

—J’ai acheté une femme, dit-il, que j’aimais beaucoup ; mais, depuis que nous sommes mariés, ça ne va plus ; elle veut de s’enfuir et refuse de rentrer.

—Tu l’as sans doute maltraitée, lui demandai-je.

—Oui, répondit-il, je lui ai donné force coups de bâton, mais malgré tout elle n’a pas voulu s’habituer.

—Et pourquoi la corrigeais-tu ainsi ?

—Ce qui me fâchait le plus contre elle, c’est qu’elle prétendait n’être pas mon esclave et qu’elle me contestait le droit de lui donner des coups.

Pour celui-là j’ajoutai un appendice aux explications précédentes et lui recommandai d’une façon toute spéciale la

douceur envers sa femme, m'efforçant de lui donner une idée plus juste et plus relevée du ménage et de la place honorable que la femme, la mère de famille, doit tenir au foyer domestique.

Il promet d'être plus modéré à l'avenir dans sa distribution de coups de bâton.

*Sapeur-pompier habillé d'un bouton.—A propos d'un mouchoir.—  
Amulettes remplacées par une médaille.—Une analyse.*

Je quittai un instant le village pour aller réciter mon office à l'ombre des bananiers, pendant que l'on faisait griller sous la cendre quelques patates douces et des racines de manioc pour notre dîner.

A mon retour le chef du village m'attendait pour me présenter son petit enfant, tout jeune négriillon, portant suspendu au cou en guise d'habit un magnifique bouton en cuivre, sur lequel ceux qui savaient lire pouvaient voir cette inscription : *Sapeurs-pompiers. Mulhouse.*

"Je lui avais autrefois, dit-il, promis un morceau d'étoffe." Ne voulant pas manquer à ma promesse, mais n'ayant aucune cotonnade avec moi ni dans mon sac, je cherchai dans ma poche et j'en retirai un mouchoir aux couleurs encore voyantes, puis je le passai sur ce petit nègre. Malgré ses quelques années de service, mon pauvre mouchoir excitait l'envie de plusieurs, présents à la scène. Encouragé par ce succès, le chef me présenta encore un autre petit enfant, à la figure noire comme un fond de marmite, qui me regarda avec cette douce expression que donne à l'enfant (même nègre) l'envie d'être caressé ou de recevoir des bonbons. Comme je n'avais pas l'habitude de porter sur moi deux mouchoirs de poche, je ne pouvais accéder à sa demande, mais, ayant remarqué que cet enfant portait sur lui pour tout vêtement des articles de sorcellerie, je lui donnai une pincée de sel qu'il savoura délicieusement pendant que j'entamais la conversation avec son père au sujet des objets qu'il portait au cou.

—Un grand sorcier du pays, dit-il, a donné ce *dawa* (remède) à mon enfant pour le préserver de la dent des

crocodiles et des hippopotames lorsqu'il ira au lac. De plus, si le remède est bon, le tigre ne peut lui faire aucun mal. J'ai payé deux poules pour tout cela, mais je n'y accorde qu'une confiance très limitée.

Profitant de cet aveu, je lui proposai de les enlever et de les remplacer par une belle médaille, ce à quoi il consentit timidement d'abord ; mais la rapidité avec laquelle j'acceptai sa parole et enlevai l'étui en roseau dans lequel étaient renfermés les prétendus remèdes, mit fin aux hésitations.

Je passai ensuite au cou du négriillon une jolie médaille de la sainte Vierge, en recommandant à notre bonne Mère le soin de cette âme, rachetée comme la mienne au prix du sang précieux de son divin Fils. Il la portera religieusement, et j'aime à espérer que cette prière qui sortira de la bouche de ce petit nègre (*Maria mtakatifu nuombe*, sainte Marie, priez pour nous), touchera le cœur de Notre-Dame d'Afrique qu'on n'invoque jamais en vain.

Bon nombre d'autres petits saints Jean, si l'expression peut être permise quand il s'agit de sauvages, se présentèrent pour recevoir le même cadeau, mais nous sommes si pauvres en objets de piété que nous devons limiter nos distributions et les réserver à nos seuls chrétiens et catéchumènes. Ici, nous manquons de médailles, pendant qu'en France elles s'oxydent, reléguées qu'elles sont dans les fonds de magasins.

Me voici donc en possession des sorcelleries suspendues tout à l'heure au cou de mon petit négriillon, je veux savoir ce qu'elles contiennent, mais je n'y arrive que difficilement. A coup sûr, si le magicien a eu autant de peine à en faire la synthèse que moi à en faire l'analyse, il a bien gagné ses deux poules. Voici ce que j'ai pu y découvrir, aidé du chef qui me disait en appelant les choses par leur nom : Ceci est l'excrément de l'hippopotame, cette autre matière blanche est celui du crocodile, le tout mêlé probablement au sang d'une poule sacrifiée au Mzimou. Venaient ensuite d'autres substances dont ni lui ni moi ne pûmes reconnaître la nature.

Je ne touche pas à la question des sorciers qui exploitent à leur profit la crédulité superstitieuse des nègres, ni à la foi que ces pauvres sauvages ajoutent aux amulettes et à

toutes les variétés de sorcelleries. Pour être complète, cette question devrait être exposée à part.

*Un discours aimable.—Demandes d'habits.—Nudus nudam sequar crucem.*

Dans l'après-midi, nous pensions de bonne heure regagner notre camp ; il était en effet prudent de ne pas nous laisser surprendre par la nuit dans les sentiers tortueux de la montagne afin de ne pas nous exposer à des chutes dans les ravins ou aux morsures des épines aiguës de l'*Acacia fistula* qui borde le chemin.

Avant de quitter le village dont je viens de parler, le chef voulut, dans un discours ruisselant d'épithètes aimables, témoigner le plaisir qu'il avait de voir les missionnaires venir chez lui. Le traduire en notre langue demanderait trop de périphrases et d'explications. La langue nègre a des tournures et des locutions sans équivalents en français. Ses paroles ressemblaient beaucoup à celles que les mères adressent à leurs petits enfants. Il pourrait ainsi se résumer :

—Blanc, mon père, mon maître, mon ami, mon chéri, mon bien aimé (suivent tous les adjectifs aimables reçus dans leur vocabulaire), nous t'aimons beaucoup. Chez nous, tu seras toujours le bienvenu ; reviens souvent et tu nous feras plaisir. Apporte du sel à nos enfants et des habits pour nous, afin de remplacer ces vilaines peaux de bêtes avec lesquelles nous n'osons aller prier chez vous, etc., etc.

En entendant ces dernières paroles sur lesquelles il insistait d'une manière toute spéciale, je me prenais d'un certain sentiment de tristesse en pensant à notre pauvreté qui nous permet à peine de gratifier nos chrétiens d'un habit convenable pour le dimanche. La chrétienté du Haut-Congo s'augmente tous les jours, et les ressources bien modiques qui nous viennent des âmes charitables qui s'intéressent aux pauvres sauvages de l'Afrique équatoriale, ne suffisent plus. Aussi beaucoup de nos chrétiens en seront réduits, comme quelques-uns le sont déjà, à suivre cette maxime à la lettre : *Nudus nudam sequar crucem*. Que d'âmes pieuses en France, si elles savaient qu'ici elles ont des frères en Jésus-Christ

comme elles régénérés par l'eau sainte du baptême, prendraient sur leurs menus plaisirs, feraient l'économie d'une toilette superflue, pour procurer un habit convenable à ces petits enfants nouveau-nés, à ces pauvres mères fières de s'appeler chrétiennes, à ces jeunes néophytes qui viennent entendre la messe avec une piété si touchante à l'intention de leurs bienfaiteurs. A côté de cette pensée qui a bien son importance mais toute matérielle, il s'en présentait une autre plus consolante, c'est que, malgré notre pauvreté, nous pourrions toujours, avec la grâce de Dieu, revêtir les âmes de nos chers noirs de la robe blanche du baptême.

*Retour au camp.—Adieux.—Remède contre la petite vérole.*

Je pris congé de ces bons sauvages. Le chef, qui se disait de plus en plus mon ami, tint à m'accompagner, " pour me mettre, disait-il, dans le droit chemin." Ses dernières paroles ne furent que protestations d'amitié, de dévouement, de sincère affection.

Le même sentier, qui nous avait amenés chez ces braves nègres, nous reconduisit à notre logis. A une heure de marche environ, le chemin était fermé par deux traverses de bois que j'avais à peine remarquées le matin. Mais, en les examinant de plus près, je vis, en repassant le soir, qu'elles étaient faites de main d'homme et mises là à dessein. J'en demandai l'explication à l'un de nos jeunes chrétiens né dans le pays et fort au courant des mœurs et coutumes des nègres. Les indigènes ont une peur terrible de la variole qui d'ordinaire fait d'affreux ravages tous les cinq ou six ans au milieu des habitants de l'Afrique équatoriale. Ne connaissant aucun remède contre cette épouvantable maladie, ni le vaccin que nous-mêmes n'avons pu découvrir malgré nos recherches répétées sur les vaches du pays, ni le moyen que nous employons avec beaucoup de succès, c'est à-dire l'inoculation par mode de vaccin de la variole bénigne à ceux qui n'ont point été atteints par la maladie, ils s'adressent à leur surnaturel à eux, aux esprits favorables, au Mzimou.

Lorsque les premiers symptômes de la contagion sont signalés, les sorciers du pays sont convoqués pour aller, en

grande cérémonie et à une bonne distance des villages, fixer une limite que la maladie ne devra pas dépasser grâce à l'intervention des esprits supérieurs. Ils placent pour cela sur le sentier qui conduit au village une barrière faite de pieux fixés en terre des deux côtés du chemin et reliés entre eux par d'autres bois disposés de manière à former un petit obstacle. Les voyageurs peuvent facilement le franchir, mais le Mzimou invoqué auquel on a fait des sacrifices a le mot d'ordre. Les hommes passeront, mais s'ils sont infectés, en bon garde-barrière, il devra arrêter la contagion. Malheureusement le garde oublie toujours la consigne, et beaucoup ont renoncé à ce remède préventif pour venir demander au P. Vyncke, tous les ans, par centaines, l'inoculation de la variole bénigne. Ce mode de traitement réussissant très bien, ils ont avoué bien vite que nos remèdes et notre Mzimou étaient bien supérieurs aux leurs. De là un grand prestige dont nous avons depuis longtemps profité pour combattre leurs croyances superstitieuses.

*Position de notre camp.—Assaillis par les parents.—Au milieu des odeurs du foin.*

A la tombée de la nuit, lorsque le ver luisant, doux reflet du pays natal, commençait à éclairer le sentier pour nous indiquer que là où il brillait se trouvait un buisson, nous rentrions au camp où nous attendaient nos bûcherons. Ils étaient fixés dans un petit village caché au milieu d'un bouquet de palmiers épais, parsemés de bananiers, dont les larges feuilles formaient sur nos têtes comme un plafond mouvant et, sous l'action de la brise perpétuelle du lac, frissonnaient avec un bruit d'averse et produisaient une douce musique aérienne propre à faire oublier les fatigues de la journée.

Devant nous, au pied de la montagne, commençait la grande plaine ronde de Kibanga, sans arbre, triste malgré la fertilité extraordinaire de son sol. Dans le lointain apparaissait à peine l'emplacement où s'élèvent peu à peu les constructions de la ville qui doit porter le nom de Son Eminence, notre vénéré Père. Le chef du village, membre du conseil du Moami, Poré, sultan du pays, mit, avec toute

l'amabilité possible, une case à notre disposition ; mais la porte en était si étroite que nous ne pouvions y pénétrer qu'à genoux, en faisant un demi-tour à gauche pour entrer de côté, et le toit si peu élevé qu'il nous était impossible de nous y tenir debout.

Il est vrai que nous ne quittions les doux ombrages des arbres, que pour aller dormir dans notre étroit logis, ou plutôt pour nous coucher, car dormir fut impossible, au moins la première nuit. Tous les rats du pays, accompagnés de la plus magnifique collection de suceurs que j'ai jamais vus réunis dans un si petit espace, semblaient s'être donné rendez-vous en cet endroit pour y faire un affreux sabbat ou nous appauvrir le sang, de sorte que la nuit se passa en efforts héroïques.

Le peu de soin que les nègres apportent à la construction de leurs cases est vraiment étonnant.

Le fait suivant vous donnera une idée de leur solidité et de la quantité de matériaux employés, les roseaux et la paille en faisant ordinairement tous les frais.

Avant que mon coursier à longues oreilles, vieux compagnon de voyage à travers l'Afrique, fût devenu la proie des crocodiles, il eut quelquefois comme son maître le privilège de loger dans une case de forme spéciale. Un beau matin, les nègres qui avaient édifié le monument furent tout étonnés de voir le quadrupède en plein air au milieu du village. Il avait, sans respect pour les droits du propriétaire, mangé la maison qui lui servait d'écurie.

*Kaliro et ses amulettes.—Notre plat national, avec véhicule.—Je l'aime beaucoup!*

Kaliro, c'est le nom du petit chef qui nous donnait l'hospitalité, était un de ces gros nègres infatués de l'autorité qu'ils exercent sur leur village et du titre de conseiller du Moami. Une figure régulière, un nez fortement pris à la racine, l'auraient fait ressembler à un Européen, si sa couleur et l'unique peau de chèvre dont il était affublé avaient disparu. Lui aussi, comme le plus grand nombre de ses compatriotes, portait des amulettes suspendues sur la poitrine et attachées

aux bras. C'étaient de petites cornes d'antilope ; elles avaient pour but de le préserver des lances et des flèches de ses ennemis. Avec cela il ne craignait rien, tandis qu'il était redoutable pour ses adversaires.

Ayant pris à cœur de combattre la superstition, j'osai contester l'efficacité de ces amulettes et le mis au défi d'essayer si vraiment elles avaient toutes les propriétés qu'il leur attribuait et si elles le préserveraient, comme il l'avait avancé, des balles tirées sur lui par les noirs qui nous accompagnaient. Il refusa, ne voulant pas exposer sa précieuse personne, mais, dit-il, nous les passerons au cou d'une chèvre et vous tirerez. Nous acceptâmes, mais nouveau refus ; poussé à bout, il s'en alla pour revenir aussitôt accompagné de notre souper préparé à la manière nègre. Il se composait d'un panier de bouillie de maïs cuit à l'eau et d'un autre petit panier de poissons secs formant ce qu'on appelle ici le *kitoero*. Cette locution ne peut se traduire exactement en notre langue que par le mot affectueux des pharmaciens lorsqu'ils donnent un remède et conseillent de se servir de vin, d'eau, de miel, etc., comme véhicule afin de l'avaler plus facilement, de sorte que chez les nègres le poisson est à leur bouillie ce qu'en Bretagne et ailleurs, le beurre est au pain, c'est-à-dire un véhicule.

Nous en prîmes une partie et nos nègres se partagèrent le reste pour y mordre à belles dents. Quoique ce mets soit devenu notre nourriture quotidienne, notre plat national, nous avions de la peine à imiter l'exemple de nos braves compagnons. Le Frère Jérôme Baumeister aurait certainement préféré la même quantité de choucroute.

— Mon *ugari* (bouillie) est-elle bonne ? demanda le chef, en voyant que nous lui faisons honneur.

— Ton dîner est délicieux, lui répondis-je, et toi, Kaliro, tu es un si brave homme !

— Ah, dit-il, en ébauchant un gracieux sourire, jé sais que vous êtes venus chez moi en amis.

A la nouvelle que nous camperions dans son village, il consulta des espèces de fétiches représentés par de petites bûchettes disposées en deux parties, favorables et défavorables ; la réponse fut toujours que notre visite serait favo-

rable et heureuse pour le village. En conséquence nous fûmes bien reçus.

Ce procédé dont se servent les nègres pour connaître les dispositions avec lesquelles tel ou tel vient chez eux, et savoir l'issue d'une guerre ou d'une aventure, ressemble beaucoup à celui qu'on emploie avec moins de sérieux et plus de charme en France lorsqu'on demande aux pétales de la marguerite effeuillée si un tel aime un peu, beaucoup ou pas du tout.

*Destruction des idoles.—Fureur des vieilles femmes.*

“ Nous sommes tes amis, Kaliro, et te voulons du bien, mais notre amitié pour toi augmenterait encore beaucoup sur cette terre, en attendant qu'elle devint éternelle au ciel chez le Maître et Père commun des Noirs aussi bien que des Blancs, si tu renonçais à toutes tes sorcelleries, si tu faisais disparaître de ton village toutes ces petites cases consacrées aux *Mzimou*, aux esprits que tu ne connais pas, pour adorer le seul vrai Dieu.”

C'était la première fois que nous touchions à cette question qui ne pouvait être tranchée du premier coup. Aussi la conversation sur ce sujet fut vite détournée et l'on causa de choses et d'autres, excepté des *Mzimou*. La victoire semblait cette fois m'échapper et l'indifférence avec laquelle avaient été accueillies mes paroles, ne me promettait pas de sitôt le succès.

Mais au milieu de ses peines, de ses insuccès, une voix céleste semble dire au missionnaire : Sème, sème toujours dans la tristesse, dans les larmes, au milieu des privations et des affronts les plus pénibles, Dieu fera croître la semence et d'autres, si ce n'est toi, récolteront dans la joie.

Encouragé par ces pensées, j'attends le lendemain en priant la sainte Vierge et les anges gardiens des habitants de m'aider dans cette entreprise remettant tout entre leurs mains. La même question se présenta et elle fut traitée avec moins d'indifférence.

J'avais obtenu “ Demain, peut-être.” Le lendemain arriva et les *Mzimou* furent exécutés, chassés, dispersés et leurs maisons brûlées. J'assistais à ce spectacle de gens supersti-

tieux qui brûlent ce qu'ils ont adoré, avec des sentiments de reconnaissance envers le Bon Dieu. Il me semblait voir la joie des anges gardiens du village dans le contentement de nos chrétiens présents à la scène, dans les murmures sataniques des vieilles négresses qui se plaignaient à leurs maris de cet audacieux sacrilège.

Depuis, le chef a tenu sa parole. Quand il vient à la mission, il ne porte plus que la médaille qui a remplacé ses amulettes et qui est destinée à lui rappeler les enseignements reçus, la promesse qu'il a faite et les bons sentiments que le diable s'efforcera de lui faire oublier.

*Culte des esprits ou Mzimou, Kabazia, esprits mauvais.—Cérémonie pour les chasser.—Sacrifices faits aux esprits—aux crocodiles.*

Pour bien comprendre la scène que je viens de raconter brièvement, je dois ici entrer dans quelques détails qui seront succincts, mes notes n'étant pas encore assez complètes pour épuiser cette question de religion dans laquelle je ne voudrais rien hasarder de douteux.

Les nègres, comme tous les peuples dans l'enfance, se sont jetés dans toutes espèces de superstitions pour satisfaire à ce besoin de croire qui tourmente la conscience humaine. S'ils n'ont pas de temples, de pagodes ou de mosquées, ils ont cependant leurs autels ou, si l'on veut, pour mieux dire, leurs lieux de sacrifices, le culte de leurs idoles qu'ils invoquent, auxquelles ils font des offrandes pour les apaiser s'ils les croient irritées ou pour s'attirer leurs faveurs. En examinant de près leur langue, leur croyance universelle, leurs lois et surtout leurs coutumes, tout nous dit que les nègres sont des êtres essentiellement religieux et qu'ainsi ils font partie de ce concert unanime formé par toutes les tribus de la terre.

Si nous pénétrons dans un village, à la vue des nombreuses petites cases élevées en l'honneur des Mzimou, à la vue des statuettes grossièrement sculptées qui les habitent, des offrandes de farine, de poissons déposées à leurs pieds, nous serons bien vite convaincus que, chez ces sauvages, tout est empreint de l'esprit religieux.

Dans tous les villages, en effet, on rencontre de petits monuments formés de quelques bûchettes fixées en terre et recouvertes de paille de manière à composer une petite hutte aux dimensions variables selon la volonté de l'architecte. Ce sont les maisons des Mzimou ou esprits. Ces divinités, souvent mal définies, même pour les nègres, au-dessus desquelles domine celui qui les surpasse toutes et qui est appelé pour cela *Kabazia* (le Puissant) sont représentées sous diverses formes et leur culte varie selon qu'un plus ou moins grand pouvoir de faire du bien ou du mal aux hommes leur est attribué.

*Kabazia* (le Puissant) est, selon la croyance des nègres wayovas, celui qui forme les enfants dans le sein de leurs mères et leur donne la vie. Son culte n'est pas, comme celui des autres esprits, limité par un pays ni attaché à un lieu : il est en tout lieu, et partout on peut l'invoquer, lui offrir des sacrifices. J'ai entendu plusieurs fois des nègres me répondre, lorsque je leur demandais où était maintenant un tel qui autrefois habitait leur village : " Il est allé chez *Kabazia*," pour me dire qu'il était mort.

Quant aux autres esprits, ils sont innombrables ; ils habitent les montagnes, les rivières, les lacs, les îlots semés çà et là dans le Tanganika. Ordinairement chaque rivière, chaque montagne, chaque îlot ou cap sont habités par un esprit spécial dont les nègres vous donnent le nom en même temps que celui de la localité.

Ordinairement encore chaque village et même chaque famille honore un esprit spécial. C'est à lui que les malades s'adressent par l'entremise des sorciers pour obtenir une prompt guérison ; c'est lui qu'ils invoquent pour être heureux à la pêche, à la chasse. C'est encore à lui qu'ils confient la garde de leurs biens, de leurs champs contre les voleurs ou les animaux nuisibles, ils lui élèvent pour cela au milieu des cultures une petite case où son image en bois, monstre de laideur grossièrement taillé, est exposée.

\* \* \*

Tous les événements solennels de la vie, comme la naissance, le mariage et la mort, sont signalés par quelques

cérémonies religieuses et par des sacrifices aux esprits. Avant comme après la guerre, on leur offre de même des sacrifices.

Des pluies trop abondantes menacent-elles de détruire les moissons, les esprits sont invoqués ; tardent-elles trop, on fait des sacrifices pour rendre les esprits favorables. Avant de s'embarquer sur le lac, les indigènes ne manquent jamais d'invoquer le Mzimou qui l'habite pour obtenir sa protection pendant la traversée. Si les vagues viennent à se soulever, menaçant d'engloutir la faible embarcation, on fait aussitôt des offrandes à l'esprit pour l'apaiser, en jetant à la mer des vivres, des poissons, des perles et quelquefois des chèvres, si la barque en contient.

Quelques-uns de ces esprits sont réputés méchants et cherchent sans cesse l'occasion de nuire aux hommes qui passent sur leur domaine pour leur arracher des offrandes sans lesquelles, toujours selon la croyance des indigènes, ils n'échapperaient point à la mort. Les esprits de certaines rivières surtout se font remarquer par ce désir de faire du mal. J'ai entendu nombre de fois des indigènes raconter comment, saisis au passage de telle ou telle rivière, ils ont été entraînés par l'esprit et n'ont échappé à la mort qu'en promettant des offrandes dont ils s'acquittent toujours scrupuleusement.

Dans nos parages, près de Kibanga, se trouve un cours d'eau qui se jette dans le golfe de Burton, et dont l'esprit malfaisant errant dans la plaine saisit les femmes enceintes pour les empêcher d'accoucher heureusement. Aussi toute femme qui se trouve dans cet état, si elle vient à ressentir quelque malaise, se prétend aussitôt saisie de l'esprit mauvais et ordonne des sacrifices accompagnés de cérémonies grotesques, mais très curieuses. Tous les habitants du village se réunissent, battent du tambour près d'une case où la patiente est enfermée, crient, dansent, pour chasser l'esprit mauvais. Pendant ce temps une vieille sorcière offre des sacrifices de farine à l'esprit favorable et forme devant la hutte, avec de la boue pétrie, une grossière figure munie de quatre membres et d'une tête monstrueuse, figure que j'avais toujours prise pour la représentation imparfaite du crocodile, jusqu'à ce qu'enfin j'ai su qu'ils voulaient ainsi

représenter le *mtambala* (esprit mauvais) qui habite la rivière dont je viens de parler.

\* \* \*

D'autres fois, disent les nègres, ces esprits mauvais entrent dans le corps des crocodiles ou même envoient ces monstres saisir les hommes qui pêchent sur le bord du lac ou des rivières. Dans ce cas, si un homme est emporté, il faut une seconde victime, car les nègres reconnaissent dans cet accident la main de l'esprit irrité qui se plaint d'être oublié et de ne pas recevoir assez d'offrandes, puisque lui-même est obligé de se les procurer. C'est pourquoi, le fait dûment examiné par les sorciers, on décrète ordinairement qu'une seconde victime ira rejoindre la première. Les sorciers, après avoir délibéré et consulté la volonté de l'esprit d'après le rite de leur art magique, choisissent dans le village un bouc émissaire que l'on jette pieds et poings liés dans le lac en pâture aux crocodiles, comme offrande de propitiation.

*Culte des ancêtres.*—*Leurs images.*—*Un fils de sorcier.*—*Croyance à une vie ultramondaine.*—*Esprits errants.*

A côté du culte des esprits et quelquefois se confondant avec eux, surtout pour certains grands personnages qui ont passé en jetant plus d'éclat que leurs compatriotes, se place le culte des ancêtres. Les nègres, comme les anciens, ont leurs dieux lares ou leurs pénates qui président au foyer domestique témoin des exploits des ancêtres et maintenant protégé par leurs cendres et leurs images. Un lieu spécial dans chaque village leur est destiné, lieu sacré, mieux entretenu que le reste, soigneusement recouvert d'un tapis d'herbe fraîche renouvelée assez souvent. Les hommes seuls y peuvent pénétrer, les femmes en sont scrupuleusement exclues.

C'est là, sous les yeux des ancêtres personnifiés par des pieux fixés en terre, dont l'extrémité est grossièrement taillée de manière à représenter la figure d'un homme à tête plate, que se tiennent les assemblées, que se font les délibérations importantes, qu'on se livre aux libations et aux sorcelleries commandées dans les grandes circonstances, comme le com-

mencement de la pêche, une guerre, une épidémie qui menace de faire invasion dans le pays. Si par une fortune adverse le foyer est menacé d'être violé ou détruit, le vaincu n'a rien de plus pressé que de sauver les images de ses ancêtres et de les transporter dans un lieu plus sûr où ils pourront être respectées.

*Croyance ou idée de la divinité.—Pas d'incrédules.—Dégradation morale et physique des indigènes.—Prédication.*

De tout ce que je viens de dire brièvement, vu l'étendue avec laquelle pourrait être traité ce sujet, une conclusion sort tout naturellement. Je veux dire la croyance des noirs de l'Afrique équatoriale à l'existence d'êtres supérieurs aux hommes, d'un Dieu, dont, comme nous, ils ne peuvent avoir une définition adéquate, mais seulement une idée plus ou moins confuse. Dans *Kabazia*, cet esprit qu'ils croient surpasser tous les autres en puissance, il nous est facile de reconnaître l'idée d'un Dieu créateur et rémunérateur, puisque c'est lui qui donne la vie et que c'est chez lui que retournent les hommes, ou plus exactement les âmes des hommes (*nutrina*), comme disent les nègres.

Ici, pas d'incrédules : tout le monde est convaincu de la puissance des esprits supérieurs, et personne ne néglige leur culte. La négation en religion, a dit quelqu'un, est un fruit des passions civilisées, c'est une de ces folies que la simplicité ne connaît pas, et qui viennent toujours d'un cœur corrompu ou d'une vie abominable. "L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu," chantait David il y a longtemps. Si nos chers noirs abandonnent leurs fétiches, leurs superstitions, c'est pour suivre une voie meilleure, c'est pour s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ dont ils ont reconnu la divinité à la vue surtout des actes héroïques qu'elle seule peut faire pratiquer à ceux qui la suivent.

\* \* \*

En écrivant ces lignes, je n'ai point l'intention de réhabiliter les nègres, ni de vanter leurs vertus, car le degré de dégradation morale, l'abîme d'abrutissement où ils sont tombés, avec la perte presque complète de toute dignité hu-

maine, sont bien propres à exciter la pitié des âmes compatissantes et le zèle des missionnaires. Il n'y a, pour ainsi dire, que cet instinct religieux qui soit vivant au milieu des ruines de toutes leurs facultés morales aussi bien que physiques.

De plus, s'il est vrai de dire qu'ils ont l'idée de la divinité, ils n'en ignorent pas moins leurs devoirs envers elle, et le travail des missionnaires est de les prendre dans cet état de déchéance et de dégradation pour les élever au degré moral où ils pourront retrouver leurs titres de créatures raisonnables créées à l'image de Dieu.

A ces pauvres sauvages, uniquement occupés de procurer à leurs corps la subsistance de chaque jour qu'ils disputent souvent aux bêtes des forêts, il faut apprendre qu'ils ont aussi une âme à sauver, immortelle et destinée à un bonheur éternel. A leurs superstitions grossières, barbares et avilissantes, il faut substituer le culte du vrai Dieu, infiniment bon et infiniment juste, les prendre pour ainsi dire par la main, comme une mère qui veut apprendre à marcher à son petit enfant, pour leur montrer que le joug du Seigneur est doux et léger. A cette maxime en usage chez les indigènes de nos contrées : Quand ton vieux père est devenu pour toi un fardeau inutile, débarrasse-le de la vie, il faut répondre en leur prêchant le respect, l'amour des parents malades ou bien portants.

“ Dépouille ton voisin plus riche que toi, ton ennemi, si tu es le plus fort.” Telle est encore la règle de conduite générale parmi eux et qui suscite ces guerres perpétuelles de tribu à tribu. Par la prédication de l'Évangile toutes les animosités s'éteignent peu à peu, le glaive tombe de leurs mains, et ils savent aimer, au lieu de les haïr et de les combattre, des hommes qui ont les mêmes espérances et les mêmes lois dictées par la charité chrétienne, inconnue avant l'arrivée des missionnaires.

*Retour à la mission.—L'arbre à chandelle.—Les sorciers Cahamba — Leur privilège à la mort du sultan.—Reliques.—Les beignets du Haut-Congo.*

Je passe sous silence beaucoup d'autres incidents de ce petit voyage, car vouloir tout décrire serait vous fatiguer inutilement de mes lamentations sur les misères de ces pauvres enfants d'Afrique et de mon admiration sur la beauté de ces montagnes où se déploie dans toute sa fougue la végétation exubérante des tropiques. Un botaniste y ferait une ample collection de spécimens absolument inconnus de nos savants d'Europe.

Pour moi, je me contentai de quelques échantillons choisis parmi les plus curieux et de quelques fruits du muscadier *sebifera*, arbre de 10 à 15 mètres de haut, qui croît en abondance sur le bord des ravins humides. Nouvellement découvert par le T. R. P. Coulbois, notre pro-vicaire apostolique, ce grand et bel arbre, vulgairement appelé porte-suif ou arbre à la chandelle, pourra nous être d'une grande utilité pour la fabrication de notre huile d'éclairage. Les fruits, de la grosseur d'une petite prune, réunis en grappes serrées, contiennent une huile grasse, consistante et abondante, mais peu aromatique, que nous extrayons facilement par l'eau bouillante après avoir bien pilé les graines. Elle brûle bien et donne une jolie flamme. La découverte de ces fruits, dont les indigènes ignorent l'usage, puisque *ça ne se mange pas*, est très précieuse pour nous dans ces pays où nous manquons des choses les plus élémentaires.

Ce muscadier est probablement le même que celui qu'on a essayé à plusieurs reprises de naturaliser en Algérie, et qui croît en abondance à la Guyane où son huile sert à la fabrication des chandelles.

\*.\*.\*

Le Frère Jérôme avait couché sur le sol une trentaine de géants de la forêt; il était content, car il avait trouvé ce qu'il désirait. Nous reprîmes donc le chemin de la Mission en traversant la fameuse tribu des *Kabamba*, dont le chef a été tué parce qu'il était trop sympathique aux missionnaires.

Dans cette tribu, jadis fort nombreuse, mais décimée dans ces dernières années par la petite vérole, habitent les plus grands sorciers du pays. C'est à eux, à l'exclusion de tout autre, qu'est réservé l'honneur d'assister le sultan du pays sur son lit de mort. Voici comment le roi, aidé de leurs soins, passe de vie à trépas :

Lorsque le sultan malade semble toucher à sa fin, les sorciers Cahambas réunis lui entourent le cou d'une corde qu'ils serrent d'abord tout doucement pour l'aider à mourir, puis, à mesure que la mort approche, ou, pour mieux dire, qu'ils la font approcher, ils augmentent progressivement la tension, pour l'attacher enfin solidement lorsqu'il sera près de rendre le dernier soupir.

Il procède ensuite à la mise dans le cercueil, représenté par une peau de bœuf, où le corps est lié et cousu de manière à laisser paraître les pieds et les mains.

Pour le sultan pas d'inhumation. On le suspend ainsi dans sa peau de bœuf à un arbre, où le cadavre entre vite en décomposition. Au-dessous l'on dispose des pots en terre destinés à recevoir les vers qui tomberont à terre. Ces vers serviront à faire diverses sorcelleries ou à confectionner des amulettes.

\* \* \*

Le samedi soir nous rentrions à Kibanga, à cette chère Mission où le bien se fait si visiblement sentir, grâce à Dieu et à l'influence que nous avons sur nos chrétiens vraiment dignes de ce nom et sur le millier de catéchumènes très bien disposés qui résident près de nous.

# MISSIONS D'ATHABASKA-MACKENZIE.

LETTRES DE DIVERS MISSIONNAIRES OBLATS  
à SA GRANDEUR MGR I. CLUT, EVÊQUE D'ARINDÈLE.

(Semaine Religieuse de Montréal.)

LESSER SLAVE LAKE (mission Saint-Bernard)  
VIA WINNIPEG AND EDMONTON.

Le 15 novembre 1888.

A Sa Grandeur Monseigneur I. CLUT, O. M. I.

*Monseigneur et bien-aimé Père,*

Depuis longtemps j'attendais de vos nouvelles, quand un courrier inattendu me remit deux lettres de Votre Grandeur.

Merci, Monseigneur, de daigner m'accorder un souvenir de temps en temps. Vos chères lettres ont fait naître la joie dans un cœur brisé par les épreuves les plus cruelles au sujet de mes pauvres enfants des bois.

Faut-il vous redire encore les efforts surhumains des missionnaires protestants pour ravir la foi à mes chers sauvages de la mission Saint-Bernard. Ils s'attaquent tout d'abord, et par-dessus tout, à mes enfants catholiques, espérant ainsi réaliser plus facilement leur projet; leurs plus fermes espérances reposent surtout sur les écoles protestantes. Cependant, sentinelles vigilantes, le R. P. Dupire et moi, nous protégeons notre troupeau, et particulièrement nos petits enfants contre ces dangers dont ils sont menacés.

Malgré notre extrême pauvreté, nous avons cru devoir fonder une école dont je suis chargé, aidé dans cette œuvre difficile par le frère Ryan. Après deux années de lutte inouïes, nous avons réussi à réunir dans notre école tous nos chers petits enfants. Grâce en soient rendues à Dieu. Les écoles protestantes sont à peu près désertes. Mais chez nous quelle pauvreté! quel dénûment!... Je demande quelque

secours pécuniaires de tous côtés, et, malgré tout, je suis presque aussi pauvre que Job. Les ministres, nos adversaires, reçoivent des caisses remplies de mille et mille objets destinés à attirer les âmes et à les récompenser, si elles succombent, et moi qu'ai-je à offrir à ceux qui ne veulent pas abandonner la mission et qui refusent ces beaux habits qu'on leur offre? Faut-il le dire? je n'ai que quelques carottes, quelques navets! ..... Pour soutenir, encourager et récompenser nos enfants dans leurs luttes contre les ministres protestants, n'avoir à leur offrir qu'une carotte, un navet, une patate!..... N'y aurait-il pas, dans notre Canada si catholique, des cœurs généreux qui daignent nous secourir?..... Dans mon beau pays, combien de riches, qui, sans s'imposer de grands sacrifices, pourraient améliorer, du moins un peu, le sort de nos petits enfants des bois. Je ne puis que gémir et pleurer sur le sort de ces pauvres petits êtres qui me sont si chers. Il est bien vrai, tout ce que nous avons récolté de patates, de navets et d'orge est pour eux, mais notre cave sera vide avant le printemps; car nous avons 40 enfants à l'école, dont 14 pensionnaires gratuits et 12 demi-pensionnaires pareillement gratuits. Maintenant, que vous dirais-je de leur nudité? Un grand nombre d'entre eux ne peuvent pas changer d'habits, que s'en suit-il? Votre longue expérience, Monseigneur, vous le fait comprendre mieux que je ne pourrais vous le dire, mais je n'en souffre pas moins de voir ces pauvres enfants dévorés par la vermine, dont à leur insu ils nous font une large part. Je voudrais trouver moyen de mettre fin à cette grande misère. Le seul que je puisse entrevoir, c'est la charité qui leur procurerait quelques vêtements, nous délivrant ainsi de ce fléau rongeur, nous et nos enfants. En attendant, j'espère. *Caritas patiens est, omnia sperat, omnia sustinet.* Quand l'heure aura sonné, Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt les lis des champs saura bien nous secourir.

Les ministres protestants font tant de bruit et déploient un si brillant étalage parmi un certain nombre de nos familles catholiques que je désespérais de ma cause, quand, à ma grande surprise, nous avons pu décider les familles catholiques éloignées de la mission à envoyer leurs enfants à

notre école. Grand doit être le désappointement des pauvres ministres en voyant vides, maintenant, les magnifiques écoles qu'ils avaient bâties. *Digitus Dei est hic*. "Le doigt de Dieu est là." Cependant tout n'est pas assuré. Il me faudra pendant tout l'hiver faire des voyages et m'imposer bien des fatigues pour soutenir, fortifier, et relever peut-être la foi de nos chers catholiques. C'est pourquoi je demande le secours de vos bonnes prières, la prière et l'assistance de tous ceux qui liront ces lignes écrites à la hâte, pendant la nuit, alors que tous mes petits enfants des bois, qui viennent de s'endormir, ronflent à qui mieux mieux, près de la porte de ma chambre. Chers petits enfants, ils reposent tous bien doucement couchés autour du poêle que j'ai soin d'entretenir bien chaud, toute la nuit ; car, comme vous le savez, ils n'ont ordinairement qu'une couverture pour se protéger.

Avec mes enfants de l'école, ma sollicitude doit embrasser encore toutes nos ouailles dispersées ça et là. Au mois de septembre dernier, je visitais trois fois par jour une petite malade âgée de quatorze ans. Trois semaines durant, elle fut pour ainsi dire à l'agonie. Elle recevait en même temps la visite des ministres protestants, qui lui chantaient des cantiques qui leur sont particuliers. Le dimanche 2 septembre, immédiatement après le chapellet, j'allai la voir. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver auprès d'elle les révérends ministres. Patience ! me dis-je. Je m'assieds sur une caisse et commence, immédiatement, une conversation très animée avec les révérends. Ma petite malade, qui avait déjà reçu les derniers sacrements, était paisible, et manifestait une grande joie de me voir auprès d'elle. Je désirais ardemment le départ des ministres, mais ils s'obstinaient à vouloir chanter, avant de quitter le chevet de la moribonde. A 4 hrs, l'un d'entre eux prend un livre dans un sac de voyage, et cherche un cantique. J'avais le cœur brisé. Je renoue avec l'autre une conversation encore plus animée, mais à 5 heures leur patience est épuisée. Ils se lèvent. Avant de nous retirer, disent-ils, nous allons chanter. Ce sera probablement la dernière fois. Vous ne chanterez pas en ma présence, leur dis-je à mon tour, et, armé de mon chapellet, m'adressant à ceux qui étaient autour de moi : " Prions

tous ensemble," leur dis-je. Nous tombons à genoux. Les ministres, tout déconcertés, ne se décident pas encore à sortir. Après le chapelet, je récite le *Souvenez-vous*. Les ministres demandent au maître de la maison la permission de chanter. Celui-ci hésite, ne sachant trop que dire, quand sa femme s'écrie avec une assurance pleine de foi : " Vous ne chanterez pas, Messieurs, je veux que le père seul reste ici." Les révérends, bien humiliés, durent se retirer.

Après leur départ, je donnai quelques conseils à cette famille, et m'en retournai bénissant le bon Dieu et notre bonne et immaculée Mère de la protection qu'ils m'avaient accordée dans cette circonstance. Il était nuit, et depuis la veille, je n'avais pris qu'une légère collation.

Comme vous le savez, je me suis trouvé seul pendant tout l'été, le révérend P. Dupire étant allé à Saint-Albert et au Lac-Labiche. Quand nous sommes ensemble, il prend une large part à tous ces combats, et à toutes ces fatigues. Vous le voyez, Monseigneur, il nous faut soutenir, parfois, des luttes bien terribles ; voilà pourquoi nous vous demandons encore une fois le secours de vos prières et celles de nos frères.

Pour nos chers sauvages et métis, la pêche n'a pas été favorable cet automne. Au printemps, ils seront certainement en proie à une grande famine, à moins que la pêche sous la glace ne soit abondante. Je demande au bon Dieu de nous préserver de ce nouveau fléau de la disette.

Voudriez-vous faire parvenir au révérend P. Dupire, la petite somme qui vous a été remise en faveur de notre école. Ici, demeure un marchand canadien, bon catholique, qui nous offre de nous vendre les marchandises au prix coûtant, sans exiger les frais de transport. Ce serait, pour notre école, un heureux bénéfice.

Si quelques personnes charitables daignent nous offrir quelque chose, elles pourraient l'envoyer directement à la mission.

Je vous remercie bien sincèrement, Monseigneur, de l'intérêt que vous nous portez. La nécessité d'un nouveau local pour notre école se montre de plus en plus pressante. Nous n'avons que le vieux taudis qui vous a abrité, lors de votre

séjour au Petit-Lac des Esclaves. Votre Grandeur peut donc juger de l'urgente nécessité d'une nouvelle maison d'école.

Encore une fois, Monseigneur et bien-aimé Père, merci de l'intérêt que vous portez à nos chères missions.

Je termine en vous demandant une bénédiction spéciale pour mes chers compagnons, pour nos enfants et pour moi.

Croyez à l'affection sincère de votre fils en N. S. et M. I.

A. DESMARAIS, Ptre, O. M. I.

---

LETTRE D'UN CHEF MONTAGNAIS, ANTOINE LAVIOLETTE,  
à MGR I CLUT, O. M. I.

*Cette lettre est écrite en caractères syllabiques et a été traduite par Mgr Clut lui-même.*

Voici la traduction de cette lettre :

“ Cette lettre est écrite au Lac-du-Brochet, le 24 décembre 1888. Cette lettre est pour le grand priant, ISODORE CLUT !

Mon vieux père,

C'est la veille de la grande fête où l'on prie la nuit (Noël) que je t'écris cette lettre.

Mon père, je veux t'écrire un peu. Depuis que je t'ai vu, jusqu'à l'hiver dernier, j'avais eu bonne chance ; mais voilà que les malheurs me paraissent être tombés sur moi !!!

Sans doute tu as déjà appris les tristes nouvelles dont je vais t'entretenir.

Le même jour, deux de mes frères puînés sont morts de faim avec tous leurs enfants. Et ce ne sont pas les seuls !!! Aussi mon cœur pleure.

Mon père, je ressens péniblement ces pertes cruelles. Mais je suppose que Dieu l'a voulu ainsi, je me sou mets.

On n'a pas même retrouvé les corps de mes deux frères. L'un et l'autre sont morts en chassant. Hélas ! c'était très loin de ma maison ! Il m'a fallu trop longtemps pour arriver au lieu du sinistre. Les traces de mes frères sur la neige ne paraissant déjà plus du tout, je n'eus pas de moyens de retrouver leurs corps, et du reste j'étais épuisé de fatigue et de faim !!!

Je suis si triste, qu'en t'écrivant ceci, je ne prétends pas te faire apitoyer sur mon sort, et partant te faire essayer de mettre mon cœur bien ; non, mon but n'est que de m'entretenir avec toi de mes malheurs.

Cependant et ma femme et moi, et ma mère et mes enfants, nous sommes encore en bonne santé.

Mon frère puîné, Pierre, lui aussi vit encore.

Voilà donc que dans notre pays, la famine a fait des ravages ! Et si le poisson vient à manquer ou que nous manquions de filets ou d'hameçons, ce sera alors le comble des malheurs !!!

Lors même que tu demeures loin de nous, j'aime à croire que par ta pensée tu demeures avec nous.

Si tu as encore un peu de vie, et que tu veuilles essayer de revenir près de nous, fais comme tu voudras, mais si tu reviens, tu feras notre cœur content.

Dans notre pays, il y a des gens qui se trompent dans la manière de se comporter ; je veux parler de ceux qui abandonnent le bon chemin (celui du ciel.)

Il y a maintenant parmi nous toutes sortes de gens : et ceux qu'on appelle les grands Couteaux (les Américains) et ceux qui ont soin d'eux-mêmes (les Traiteurs libres). Quant à moi, je me suis adjoint à ces derniers.

Mon père, si Dieu veut que nous nous revoyions de nos yeux, je sais que la chose n'est pas difficile.

Antoine le Gros, telles sont ses propres paroles.

Allons, mon père, je vais baiser ta bague et aussi te toucher la main.

Antoine le Gros (Laviolette).

---

LETRE DU RÉV. PÈRE L. DUPIRE, O. M. I.,  
à MGR. CLUT. O. M. I.

MISSION ST-JOSEPH, 12 décembre 1888.

L. J. C. et M. I.

*Monseigneur et révérend père,*

Je vous ai adressé dans le cours de l'été un rapport succinct sur ma mission, je n'ai presque rien à ajouter à ce que je vous disais. A St-Joseph, sans être très robustes ni les uns

ni les autres, nous jouissons d'une santé passable : notre vie s'écoule très heureuse, ce n'est pas à dire que nous n'ayons nos peines et nos difficultés. Sous le rapport de la pauvreté, le Nord étant un pays unique au monde, comme Votre Grandeur le sait par expérience, on ne peut y vivre sans souffrances. Nous avons donc les nôtres, mais avec l'aide de Dieu, nous les supportons d'un cœur content, ce qui nous les rend douces et légères. La difficulté pour le missionnaire de se procurer le strict nécessaire à la vie, va sans cesse en augmentant : la famine est toujours à la porte prête à entrer, on a beau faire pour chercher à l'éloigner.

Il n'y a qu'un moyen d'être satisfait : c'est d'agir de bon cœur, comme l'ordonne le Père céleste, demander et chercher le pain quotidien. Rien de plus agréable du reste que de vivre des rentes que le bon Dieu envoie, Pourtant, s'il faut compter sur la Providence, il est juste aussi d'être prévoyant. Nos pauvres indiens qui ne veulent pas renoncer à vivre comme l'oiseau, insoucians du lendemain, et du reste insatiables aux jours d'abondance, souffrent cruellement de la faim.

Ils passent trop souvent par suite de leur négligence trois ou quatre jours sans manger, et cela par des froids intenses ; ils ne se déconcertent pas pour cela, nos bons Peaux Rouges, ils sont habitués à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Aux temps de disette, ils vivent d'espoir et, sans le dire toujours, tous pensent comme le bon vieux qui, l'hiver dernier, n'ayant pas eu la ration requise par son estomac, me disait : " J'ai bien souffert pendant ces quelques mois de l'hiver. Dieu l'a voulu, c'est bon !..... Mais si j'ai la chance d'abattre quelque animal bien gras, tant pis pour le Carême s'il tombe en ces jours-là "... Voilà le sauvage. Aujourd'hui *besace vide*, mais demain, s'il est possible, *gilet rond*.

Nos Montagnais de St-Joseph continuent d'être bons enfants, mais ils travaillent plus que jamais pour la terre, surtout depuis que le prix des fourrures a considérablement augmenté par suite de la concurrence. Tous ces pauvres enfants de la forêt ont gravé au fond du cœur le sentiment qui les porte à se procurer *bien-être* et *bonheur*.

Mais le *bonheur*, ils le font consister avant tout à satisfaire

leur estomac, et comme le divin Maître, qui les sait gens très portés sur la bouche, les condamne de temps en temps à une diète rigoureuse, ils se considèrent comme les plus partagés de la famille humaine. Enfin, malgré leurs petits défauts, j'en suis satisfait.

Ils sont bons chrétiens, observent assez exactement les commandements de Dieu et de l'Eglise, sont fidèles à leurs prières du matin et du soir, et quand ils sont loin du prêtre, ils se réunissent les dimanches et les fêtes pour chanter des cantiques et réciter le chapelet. Lorsque les affaires les amènent au fort, ils n'oublient jamais de venir à la mission : leur premier soin est d'aller, *comme ils le disent naïvement*, donner la main au bon Dieu, faire une petite visite au saint Sacrement, et ils ne voudraient pas retourner dans leurs forêts sans s'être confessés. Pour des sauvages, je les trouve bien gentils ! Il est vrai que ces chers enfants sont ma famille, et qu'à part leurs défauts, tout me plaît chez eux.

Les traiteurs libres ont quitté la place, après avoir vidé leurs poches au lieu de les remplir, car les indiens, agneaux rebelles, au lieu de donner leur laine, se sont amusés à tondre. Bien que je n'aie eu qu'à me louer des procédés de messieurs les traiteurs à mon égard, je suis loin de regretter leur départ, parce qu'ils troublaient la cervelle des pauvres indiens. Le ministre protestant, trouvant qu'il peut augmenter son pécule tout en ne faisant rien, ne pense pas à s'en aller. Le digne homme travaille pourtant avec l'aide de sa chère moitié : il lit la Bible aux sourds, c'est tout son ministère, car il est pasteur sans troupeau.—Je ne sais si nous n'aurons pas de temps en temps, pendant l'hiver, l'agrément de nous dispenser de souper ; en fait de provisions nous n'avons guère que des patates. La pêche d'automne a été ce qu'on peut appeler nulle : nous avons à grand'peine capturé quelques poissons blancs qui répandent leur parfum au loin, car ils sont gâtés, l'automne ayant été très doux. Bons ou mauvais, ils se font *croquer* quand même ; je les partagerai avec un vieil aveugle et sa famille—Le brave homme, pour me payer de retour, vient de temps en temps me faire des compliments à l'envers : “ Tu n'es qu'un *adare*, un *sans-cœur* un orgueilleux.” Il ne veut pas sans doute que j'attende ma

récompense des hommes.—Je n'en suis que plus heureux de lui venir en aide et regrette autant que lui d'être pauvre, ce qui m'empêche de donner plus largement. Nous n'avons pas traité de viande sèche et la viande fraîche est encore sur le dos des rennes qui courent dans les steppes et les forêts, et les indiens ne les ont pas encore rejoints.

J'ai été souvent dérangé par les indiens en écrivant cette lettre, Votre Grandeur voudra bien tout excuser.

Me permettez-vous, Monseigneur, de vous faire quelques demandes; mais avant de faire voir que je suis gourmand, je tiens à vous remercier une seconde fois de toutes vos bontés. En automne, j'ai reçu deux sacs de farine, je ne sais qui les envoie. J'ai pensé que ce devait être Votre Grandeur qui avait eu la délicate attention de me faire cette agréable surprise. Maintenant, pour répondre à l'offre que vous voulez bien me faire, je vous avoue que j'accepterais tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer. Cependant, si Votre Grandeur n'y voyait point d'inconvénients, j'aimerais avant toute autre chose, recevoir les objets suivants: 1. de la bougie; 2. un cours d'homélies sur les évangiles des dimanches et des fêtes de l'année, (je n'ai aucun ouvrage dans ce genre et j'aimerais à l'avoir pour essayer de le traduire en montagnais); 3. quelques livres de peinture, *chaque couleur*, quelques pinceaux et un peu d'huile; enfin, si Votre Grandeur en trouvait les moyens, nous procurer un ciboire et un calice. Il n'y a à St-Joseph qu'un calice et qu'un ciboire, et c'est très incommode.

Je me recommande, Monseigneur, à vos bonnes prières, et en attendant le bonheur de vous revoir, ce qui nous tarde beaucoup à tous, je me dis avec respect,

Votre enfant très dévoué en Notre-Seigneur,

L. DUPIRE, P<sup>TRE</sup>, O. M. I.

P. S. J'ai l'intention de retourner visiter mes brebis de Fratchère. Je voudrais bien me rendre jusque chez les Esquimaux, qui se tiennent à une petite distance de là. Je soumettrai mon idée à Monseigneur Faraud; si Sa Grandeur l'approuve, je serai prêt à l'exécuter.

L. D.

LETTRE DU RÉV. PÈRE ALB. PASCAL, O. M. I., A MGR. I. CLUT.  
MISSION DE LA NATIVITÉ, 26 décembre 1888.

*Monseigneur et bien-aimé père,*

Il est temps que j'écrive à Votre Grandeur pour lui offrir mes vœux de bonne année. Les malles ne partiront que dans quelques jours, cependant, à mon grand regret, je ne pourrai que vous écrire bien brièvement. Nous venons de célébrer la belle fête de Noël. Tout s'est bien passé, les communions ont été nombreuses. Les Blancs, les Montagnais, les Cris se sont empressés de venir. Les chants, l'illumination de la messe de minuit, le sermon en trois langues, enfin, la présence de notre bon père supérieur, le R. P. Grouard, toujours plein d'ardeur et de zèle : tout, en un mot, a été digne et édifiant. Ces cérémonies font du bien et nos chrétiens s'en retournent consolés et fortifiés.

Je ne sais trop que vous annoncer, Monseigneur ; car j'ai oublié ce que j'écrivais dans ma dernière lettre. Les récoltes de l'automne ont été minimes, 70 à 80 barils de patates, pour 40 que nous avons semés. Deux gelées bien fortes nous ont causé beaucoup de dommage. La Providence, cependant, nous réservait une heureuse pêche. Grâce à la quantité de fils à rets que votre charité nous a procurés, nous avons pu placer 48 rets sous la glace, et en moins d'un mois, nous avons recueilli 14,000 poissons auxquels nous devons ajouter 2,000 pris avant la glace. Le temps exceptionnellement beau de l'automne nous a rendu cette pêche assez facile. La présence du R. P. Grouard à la mission m'a permis de m'absenter longuement. J'ai pu passer cinq semaines avec nos frères, faisant la pêche avec eux et leur disant la sainte messe tous les matins ; ils en étaient heureux. A la maison, l'ouvrage abonde. Le frère Ancel termine la nouvelle maison dont nous occupons le bas, depuis l'automne. Il y a beaucoup à faire dans une maison si vaste. Quand elle sera terminée, elle sera commode et chaude. Le salon destiné à Votre Grandeur sert actuellement de demeure au divin Maître jusqu'à ce que la chapelle intérieure soit termi-

née. Pendant toute la semaine, le dimanche excepté, nous gardons le saint Sacrement chez nous. C'est bien agréable de pouvoir ainsi réciter notre bréviaire et faire tous nos exercices de piété en présence du saint Sacrement sans sortir de la maison. S'il plaît à Dieu, cet hiver, après la retraite de février, nous irons pour la dernière fois faire un chantier. Nous voudrions, l'été prochain, renouveler la couverture de la maison des Sœurs et rajeunir notre vieille église, après en avoir changé les fondations. Nos étables tombent en ruines et la culture de nos champs n'est pas aussi étendue que nous pourrions le désirer. Le bon Dieu nous donnera-t-il le temps et les moyens de mener toutes ces entreprises à bonne fin ? Je l'espère.

Malgré tout mon désir et mes regrets, je ne pourrai vous envoyer de mocassins cet hiver. Vous trouverez ci-incluses deux lettres des sauvages à qui j'avais fait connaître les désirs de Votre Grandeur. On me prie de faire connaître à Votre Grandeur que nous n'avons pu renouveler les saintes Huiles, nous n'avons même pas d'huile non consacrée. En finissant, je voudrais, Monseigneur, pouvoir vous envoyer par lettre mon pauvre petit cœur pour vous donner d'y lire toute l'affection, le respect et la reconnaissance qu'il nourrit pour Votre Grandeur. On parle souvent de vous, on pense à vous, on soupire après le jour où nous vous verrons apparaître sur le lac Athabasca. Daigne le Seigneur et notre immaculée Mère exaucer nos prières et nos vœux les plus ardents ! Je me recommande à vos bonnes prières et vous prie de bénir votre enfant en N. S. et M. I.

ALB. PASCAL, Ptre. O. M. I.